

Stefan Zweig

Amerigo

Die Geschichte eines historischen
Irrtums



ANACONDA

ZWEIG

Amerigo

Récit d'une erreur historique

Traduction, présentation et notes
par ÉLISABETH LANDES

Flammarion

ZWEIG

Amerigo
Récit d'une erreur historique

Flammarion

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EHRN000346.N001
Dépôt légal : juin 2013

© Éditions Flammarion, 2013
« Étonnantissimes », une série de la collection

« Étonnantes Classiques »

ISBN Epub : 9782081304437

ISBN PDF Web : 9782081304444

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 9782081289734

Ouvrage composé et converti par Meta-systems (59100 Roubaix)

Si Christophe Colomb a découvert l'Amérique, pourquoi s'est-on inspiré du prénom d'Amerigo Vespucci pour baptiser cette partie du monde ? Comment a-t-on pu attribuer au modeste marchand florentin les mérites d'un autre ? Quelle est la part de responsabilité de Vespucci dans cette erreur ? Pour élucider cette énigme, Stefan Zweig entreprend dans ce récit une enquête palpitante. Avec le même art consommé du suspens qui caractérise ses nouvelles, il transporte le lecteur de la brillante Florence des Médicis à la péninsule Ibérique des conquistadors et au Nouveau Monde, objet de tous les fantasmes.

Illustration : Frédérique Deviller © Flammarion, d'après une photo © Juanmonino / Getty Images

Amerigo

Récit d'une erreur historique

Stefan Zweig et le « parrain de l'Amérique »

*Pourquoi l'Amérique doit-elle
son nom à Amerigo Vespucci ?*

Si les Vikings ont abordé le continent américain bien avant lui, c'est indéniablement Christophe Colomb qui a ouvert à l'ouest la route d'un « Nouveau Monde ». Pourquoi donc a-t-on baptisé celui-ci du prénom d'Amerigo Vespucci ? « Nul autre que l'Amiral [Colomb] n'a touché le premier le continent, en 1498 [...], au cours de son deuxième voyage », « ce pays devrait se nommer “Colombie” » ; « Vespucci est un imposteur » qui s'est vanté d'avoir découvert le nouveau continent ! Voici comment Stefan Zweig rapporte l'indignation de l'évêque Las Casas, quand il a vent de la chose au début du XVI^e siècle.

Las Casas est bien placé pour savoir quand Colomb a touché le continent américain : son père était du voyage ! Et sa parole fait foi. Épris de justice, l'homme défendra les habitants du Nouveau Monde et plaidera leur cause à Valladolid en 1550, dans un débat resté célèbre¹...

Mais l'affaire n'est pas si simple : Amerigo Vespucci n'a pas un profil d'escroc. Humaniste, passionné de sciences, loyal et plutôt modeste : on le voit mal intriguer bassement pour léguer à tout prix son nom au continent américain. Qu'en est-il exactement ? C'est tout le propos d'*Amerigo*, le récit de Stefan Zweig.

Amerigo

Après s'être penché une première fois sur une figure de découvreur avec son *Magellan* publié en 1938, Stefan Zweig entreprend en 1941 la réhabilitation de ce « parrain de l'Amérique » qu'est devenu Vespucci.

Si *Amerigo* captive son lecteur, le mérite en revient d'abord au suspens qui sous-tend l'œuvre. L'auteur s'engage à résoudre une énigme qui occupa les savants de tous bords pendant quatre siècles ! En outre, l'époque, tout comme les

lieux convoqués, sollicite l'imagination : en ce temps des Découvertes, le monde s'agrandit fabuleusement pour l'Occident enfin libéré de son carcan théologique. Le récit nous transporte de la brillante Florence des Médicis, berceau de la famille Vespucci, à la péninsule Ibérique et aux très exotiques terres d'Amérique. Enfin, le personnage d'Amerigo Vespucci lui-même suscite la sympathie du lecteur. Conquistador atypique, ce précurseur de la navigation scientifique est un ethnologue avant la lettre : visiblement peu enclin au prosélytisme, il observe les habitants du Nouveau Monde « sans les porter aux nues ni les blâmer », et la soif de connaissances paraît heureusement tempérer chez lui les considérations d'ordre économique qui constituèrent le principal mobile des Découvertes.

À la fin des années 1930, Stefan Zweig est l'écrivain de langue allemande le plus connu dans le monde. Or ses livres – en particulier ses nouvelles – sont encore très lus au XXI^e siècle. De toute évidence, les personnages de Zweig continuent de parler aux lecteurs contemporains qui, comme ceux d'hier, se retrouvent dans ses figures complexes, étonnamment modernes. Stefan Zweig fait du rythme de la narration et de la tension dramatique un principe d'écriture : « Seul un livre qui [...] vous entraîne tout d'un trait jusqu'à la dernière page sans vous laisser le temps de respirer donne un plaisir sans mélange². »

Amerigo peut se lire comme un salut de Zweig au continent qui vient de l'accueillir : fuyant l'avancée nazie, il a émigré aux États-Unis en juin 1940. Ce petit essai est aussi une tentative désespérée de faire diversion à la crise identitaire qui le broie. Zweig voit son monde s'effondrer : son œuvre est interdite dans l'espace germanophone et son idéal d'une Europe fraternelle mis à mal par la barbarie nazie. « Il est bon que j'aie choisi ce petit travail (presque scientifique), c'est un bon refuge³ », écrit-il à sa première femme Friderike à propos d'*Amerigo* et, plus tard, à Franz et Alma Werfel : « En Amérique, j'ai eu un véritable *break*

down [dépression]. La raison profonde en était la perte de tout sentiment identitaire [...]. L'écrivain qui écrit dans une langue interdite dans l'autre pays [est], alternativement, étranger ennemi et citoyen, [...] arraché à tout ce qui était sa patrie – l'Europe et en particulier la France, l'Italie, le monde latin –, errant de lieu en lieu, avec ses valises, sans ses livres [...]⁴. »

Une biographie emblématique de l'histoire du XXe siècle

Né à Vienne le 28 novembre 1881 dans une famille aisée de la bourgeoisie juive, Stefan Zweig grandit au sein d'un milieu cultivé et cosmopolite. Après s'être beaucoup ennuyé au lycées⁵, il acquiert avec sa thèse sur Taine le titre de *Doktor* cher à sa famille et, nanti d'une rente confortable, se consacre à l'écriture et aux voyages. Il séjourne en Europe, en Asie, en Amérique, rédigeant critiques de livres et nouvelles. Sous l'influence de Romain Rolland – figure internationale du pacifisme après la publication de son ouvrage *Au-dessus de la mêlée* en 1915 –, son nationalisme allemand le cède à des convictions pacifistes dont il ne se départira plus.

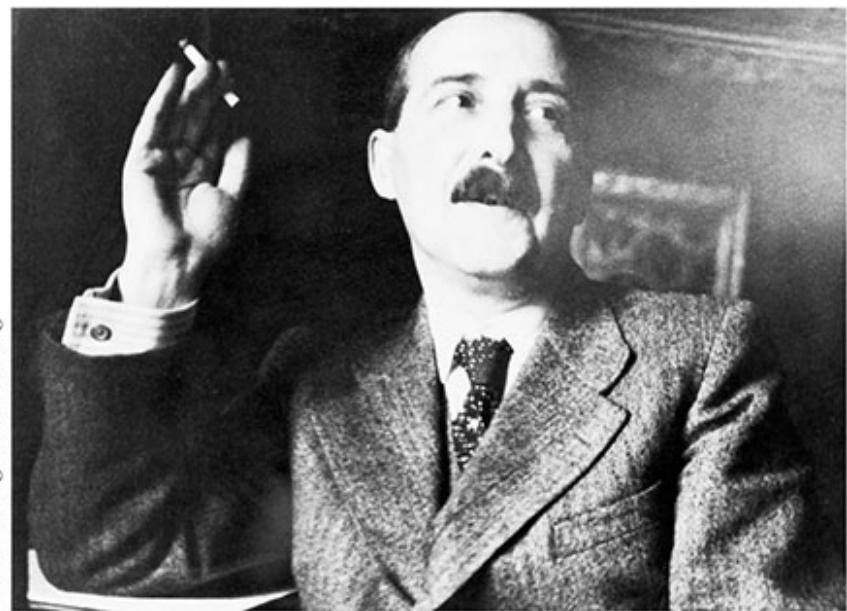
Après la Première Guerre mondiale, il se fixe à Salzbourg, où sa propriété du « Kapuzinerberg⁶ » deviendra un haut lieu de la sociabilité intellectuelle et artistique européenne. En 1919, il y épouse sa compagne Friderike von Winternitz. Malgré des accès de dépression récurrents, il écrit beaucoup – avec un succès considérable –, alternant biographies, traductions, poésie, pièces de théâtre, essais et nouvelles.

Stefan Zweig se montre étrangement peu préoccupé par la montée des extrêmes droites, alors même qu'intellectuels juifs et antifascistes désertent dès 1933 une Autriche qui se nazifie. Une perquisition chez lui en février 1933 le décide à gagner Londres, mais c'est seulement en 1937 qu'il prend vraiment la mesure de la menace nazie. Il exhorte alors Freud, le père de la psychanalyse, à quitter Vienne, et

adopte lui-même la nationalité anglaise en 1938, après l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne national-socialiste.

Zweig émigre en juin 1940 à New York avec sa seconde femme Lotte et s'emploie à faire passer en Amérique les intellectuels menacés. Il jouit d'une extraordinaire notoriété sur le continent américain : ses conférences en Amérique du Sud font salle comble. En septembre 1941, les Zweig, qui ont obtenu un visa de résidence permanente au Brésil, s'installent à Petrópolis, au nord de Rio de Janeiro. Il y écrit sa célèbre nouvelle *Le Joueur d'échecs* et met la dernière main à son autobiographie, *Le Monde d'hier, Souvenirs d'un Européen*, avant de se suicider, le 22 février 1942. Il laisse ce message à son pays d'accueil : « Le Brésil, ce merveilleux pays [...], nulle part ailleurs je n'aurais préféré édifier une nouvelle existence. Mais [mes forces] sont épuisées par les longues années de pérégrinations loin de mon lieu d'attache. Aussi, je pense qu'il vaut mieux mettre fin à temps, et la tête haute, à une existence où le travail intellectuel a toujours été la joie la plus pure et la liberté le bien supérieur de ce monde⁷. » Le Brésil lui offrira des funérailles nationales, à la hauteur de son immense popularité.

Amerigo Vespucci était pour Zweig un de ces hommes de progrès qui firent avancer l'humanité après des décennies d'obscurantisme médiéval. L'époque nazie pendant laquelle il rédige son *Amerigo* est le théâtre de régressions qui n'ont rien à envier à ce Moyen Âge amnésique des acquis de l'Antiquité : « Nous vivons dans une époque comparable à la fin de l'Empire romain et nous ne verrons pas la Renaissance⁸ », déplore-t-il. En effet, Stefan Zweig ne verra pas l'Europe renaître des cendres de la terreur national-socialiste : *Amerigo* paraîtra à titre posthume, en anglais, à New York, en 1942⁹, et en allemand en 1944 – à Stockholm.



© Stefan Zweig Centre Salzburg

© Stefan Zweig Centre Salzburg

Amerigo

Récit d'une erreur historique

Amerigo

Quel est l'homme dont le nom a inspiré celui de l'Amérique ?

À cette question n'importe quel écolier vous répond tout de go, sans sourciller : Amerigo Vespucci.

Mais la question suivante est plus embarrassante et laissera les adultes eux-mêmes assez perplexes : au fait, pourquoi a-t-on donné à cette partie du monde le prénom d'Amerigo Vespucci ? Parce que Vespucci a découvert l'Amérique ? Il n'a jamais découvert l'Amérique ! Parce qu'il a été le premier à toucher le continent proprement dit, et pas seulement les îles qui le bordent ? Pas davantage, car ce n'est pas lui qui a touché le premier le continent américain, mais Colomb et Sébastien Cabot ! Peut-être a-t-il alors prétendu avoir été le premier à y accoster ? Jamais il n'a fait valoir ce titre auprès d'aucune instance ! Dans ce cas, c'est son ambition de savant, de géographe qui l'aura poussé à proposer son nom pour ce pays ? En aucune façon, d'ailleurs il n'a sans doute jamais rien su de cette affaire-là. Mais alors s'il n'a rien accompli de tout cela, pourquoi, pourquoi diable lui revint-il, à lui seul, l'honneur d'immortaliser ainsi son nom ? Pourquoi l'Amérique s'appelle-t-elle « Amérique » et non pas « Colombie » ?

Ce baptême résulte d'un incroyable concours de circonstances, d'un enchaînement funeste d'erreurs et de malentendus ; c'est l'histoire d'un homme qui, à cause d'un voyage qu'il n'a jamais fait ni prétendu faire, eut la gloire insigne de léguer à l'histoire son prénom, qui devint le nom du quatrième continent du globe. Et, depuis quatre siècles, cette dénomination ne laisse pas d'étonner et d'irriter le monde. Amerigo Vespucci est régulièrement accusé d'avoir usurpé cet honneur en ourdissant de sombres machinations, et le procès qu'on lui intente pour « escroquerie et faux témoignage » sans cesse renvoyé d'une instance savante à l'autre. Les unes ont acquitté Vespucci, les autres l'ont voué aux gémonies, et l'assurance avec laquelle ses avocats l'ont

disculpé n'a d'égal que l'acharnement de ceux qui l'ont accusé de faux et usage de faux, de mensonge et de vol. Toutes ces polémiques, avec leurs hypothèses, leurs preuves et leurs contre-preuves remplissent aujourd'hui une bibliothèque entière, les uns tenant le « parrain » de l'Amérique pour un grand savant, un *amplificator mundi*, un de ces navigateurs, de ces découvreurs qui firent reculer les limites du monde, les autres pour le plus fameux imposteur, le plus grand charlatan qu'ait connu l'histoire de la géographie.

De quel côté se trouve la vérité – ou, sans nous avancer autant – la probabilité la plus élevée ?

À vrai dire, cela fait longtemps que le cas Vespucci ne pose plus de problème géographique ou philologique. Il est devenu un jeu intellectuel auquel tout esprit curieux est libre de se livrer, un jeu dont la donne saute aux yeux car il se joue avec peu de pièces, l'œuvre littéraire connue de Vespucci se résumant à une quarantaine ou une cinquantaine de pages, tous documents compris. Aussi me suis-je senti autorisé à remettre à mon tour les figures sur l'échiquier et à rejouer, coup après coup, cette magistrale partie d'histoire, avec tous ses errements et ses revirements.

La seule contrainte d'ordre géographique que ma présentation des faits imposera au lecteur sera d'oublier toutes les connaissances qu'il doit à la précision de nos atlas et, d'abord, d'effacer radicalement de sa carte intime la forme et même l'existence de l'Amérique. En effet, il faut s'immerger corps et âme dans l'obscurité et les incertitudes de ce siècle pour pouvoir ressentir l'étonnement et l'allégresse d'une génération qui vit s'esquisser les contours d'une terre insoupçonnée sur une étendue jusque-là infinie. Or, quand l'humanité découvre quelque chose, elle veut lui donner un nom. Et quand elle jubile, elle veut crier haut et fort sa joie et son plaisir. Ce fut donc un jour de liesse que celui où le hasard lui souffla soudain un nom et, sans demander son reste, elle s'empara de ce mot coloré qui

sonnait si bien et s'empressa de saluer son Nouveau Monde de ce nouveau nom, de ce nom éternel d'Amérique.

La situation historique

An mil. L'Occident est plongé dans une torpeur accablante. Les yeux sont trop las pour jeter alentour des regards curieux, les sens trop épuisés pour être en éveil. L'esprit humain est annihilé comme après une maladie mortelle, l'humanité ne veut plus rien savoir du monde qui est le sien. Plus étonnant encore : même ce qu'elle savait, elle l'a inexplicablement oublié. On a désappris à lire, à écrire et à compter, les rois et les empereurs d'Occident sont désormais incapables de coucher leur propre nom au bas d'un parchemin ! Les sciences se sont momifiées, figées dans le dogme théologique ; la main de l'homme ne sait plus représenter son propre corps par le dessin ou la sculpture. Un même brouillard opaque obstrue pour ainsi dire tous les horizons. On ne voyage plus, on ignore tout des contrées étrangères ; on se barricade dans les châteaux forts et dans les villes contre les peuples barbares qui déferlent sans cesse de l'est. On vit à l'étroit, on vit dans les ténèbres, on vit sans audace – l'Occident est plongé dans une torpeur accablante.

Il arrive qu'une vague réminiscence d'un monde autrefois différent, plus vaste, plus coloré, plus lumineux, plus allègre, plein d'événements et d'aventures, émerge de ce sommeil comateux. N'a-t-on pas eu, autrefois, des routes qui sillonnaient tous les pays et que parcouraient les légions romaines, suivies des licteurs, gardiens de l'ordre et garants du droit ? Un certain César n'avait-il pas conquis à la fois l'Égypte et la Bretagne ? Les galères romaines n'abordaient-elles pas ces pays situés au-delà de la Méditerranée où aucun navire ne se risque plus depuis des lustres par crainte des pirates ? Un roi du nom d'Alexandre n'avait-il pas atteint l'Inde, ce pays fabuleux, pour revenir ensuite par la Perse ? N'y avait-il pas, autrefois, des sages qui lisaien dans les étoiles et connaissaient la forme de la Terre et le mystère de l'humanité ? Il faudrait regarder dans les livres. Mais il n'y a plus de livres. Il faudrait voyager et voir des contrées étrangères. Mais il n'y a plus de routes. Tout cela est révolu. Ce n'était peut-être qu'un rêve.

Et puis aussi : à quoi bon se fatiguer ? À quoi bon rassembler ses dernières forces, puisque tout est fini ? L'an mil, c'est prédit, verra la fin du monde. Dieu l'a condamné car il a trop péché, les prêtres l'ont proclamé du haut de leurs chaires : le premier jour de l'an mil sera celui du Jugement dernier. Hagards, en haillons, les hommes affluent en d'immenses processions, des cierges allumés à la main, les paysans abandonnent leurs champs, les riches vendent et dilapident leurs biens. Car demain vont surgir sur leurs coursiers blêmes les chevaliers de l'Apocalypse ; le jour du Jugement approche. Et des milliers de personnes passent cette dernière nuit à genoux dans les églises, attendant d'être précipités dans les ténèbres éternelles.

1100. Le monde est toujours là. Une fois de plus, Dieu a fait preuve de clémence à l'égard de ses créatures. L'humanité peut continuer à vivre. Bien plus, elle le doit pour témoigner de la grandeur et de la grâce divines. Que Dieu soit remercié de sa clémence ! Que la reconnaissance des hommes s'élève vers le ciel comme des mains en prière ! Ainsi s'érigent les cathédrales, piliers de la prière, édifiées dans la pierre. L'homme doit manifester son amour du Christ, intercesseur de la clémence divine ! Peut-on tolérer plus longtemps que le lieu de sa Passion et le Saint Sépulcre demeurent aux mains impies des infidèles ? Debout, chevaliers d'Occident, debout, vous les croyants, marchez vers l'Orient ! N'avez-vous pas entendu l'appel ? « Dieu le veut ! » Quittez vos châteaux, vos villages et vos villes, en avant, en route pour la croisade sur terre et sur mer !

1200. Le Saint Sépulcre est conquis, puis perdu. La croisade a été vaine, et pourtant non, pas entièrement. Ce voyage a réveillé l'Europe. Elle a senti sa force, mesuré son courage, elle a redécouvert combien ce monde créé par Dieu foisonne de choses nouvelles et diverses : sous d'autres cieux, il est d'autres fruits, d'autres étoffes, d'autres animaux, d'autres hommes, d'autres mœurs. En voyant en Orient à quel point la vie des Sarrasins était riche, raffinée et

somptueuse, chevaliers, paysans et serfs ont compris, avec une surprise mêlée de honte, à quel point celle qu'ils menaient dans leur petit coin d'Occident était morne et étroquée. Ces païens, que de loin on méprise, possèdent des étoffes de soie indienne lisses, souples et fraîches, de moelleux tapis de Boukhara aux couleurs chatoyantes ; ils ont des épices, des herbes et des parfums qui stimulent et exaltent les sens. Leurs navires s'en vont dans de lointains pays dont ils ramènent des esclaves, des perles et des métaux précieux ; leurs caravanes s'étirent le long des routes en d'interminables périples. Ce ne sont pas les brutes mal dégrossies qu'on supposait, ils connaissent la Terre et ses secrets. Ils ont des cartes et des tablettes sur lesquelles tout est écrit et où tout est représenté. Ils ont des sages qui connaissent la course des étoiles et les lois qui la régissent. Ils ont conquis des pays et des mers, se sont emparés de toutes les richesses, de tous les négoces et de tous les plaisirs de l'existence, pourtant ils ne sont pas meilleurs guerriers que les chevaliers allemands et français.

Comment s'y sont-ils pris ? Ils ont étudié. Ils ont des écoles et, dans ces écoles, des écrits qui transmettent et expliquent tout. Ils possèdent le savoir des Anciens de l'Occident et l'ont enrichi de connaissances nouvelles. Il faut donc apprendre, pour conquérir le monde. Rien ne sert de dilapider ses forces en tournois et en festins grossiers, encore faut-il aiguiser son esprit, le rendre aussi souple et tranchant qu'une lame de Tolède. Donc, apprendre, penser, étudier, observer ! Sienne, Salamanque, Oxford, Toulouse : les universités s'engagent dans une compétition fiévreuse, chaque pays d'Europe veut être le premier à accéder à la science. Après des siècles d'apathie¹, l'homme occidental recommence à sonder les mystères de la Terre, du ciel et de l'humanité.

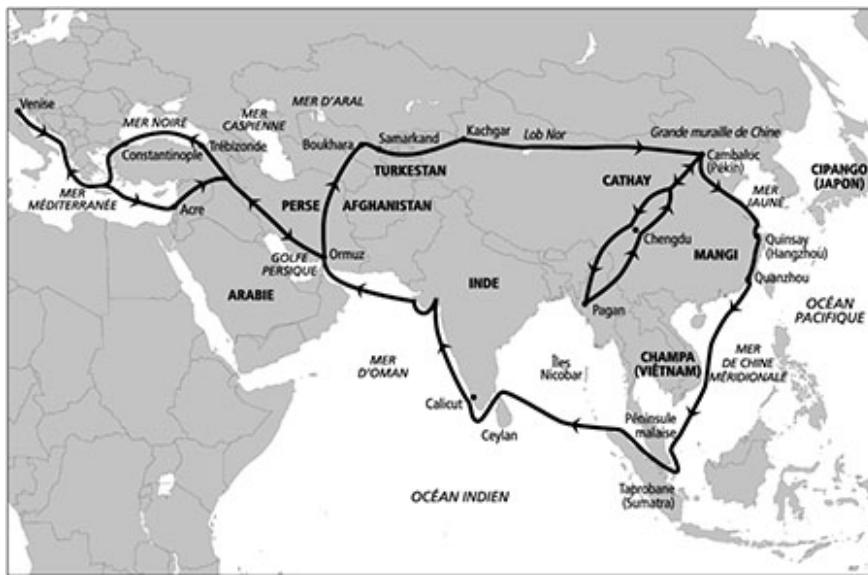
1300. L'Europe a jeté bas le carcan théologique qui l'empêchait de regarder le monde librement. Quelle absurdité de s'épuiser à ratiociner² sur Dieu, de discuter et commenter sans fin les textes anciens comme le veut la

tradition scolaire³ ! Dieu est le Créateur et, puisqu'il a fait l'homme à son image, il le veut créateur. Dans tous les arts, dans toutes les sciences, les Grecs et les Romains nous ont légué des modèles ; ne pourrait-on les égaler, se réapproprier les savoirs des Anciens ? Et, pourquoi pas, les surpasser ? Une ardeur nouvelle embrase l'Occident. On se remet à la poésie, à la peinture, à la philosophie, et voyez, on réussit. On réussit à merveille. Voici qu'adviennent Dante⁴, Giotto⁵, Roger Bacon⁶ et les maîtres bâtisseurs des cathédrales. À peine l'esprit humain a-t-il déployé ses ailes un peu rouillées que, libéré, il repousse ses limites et conquiert d'immenses espaces.

Mais pourquoi la terre sous ses pieds demeure-t-elle si exiguë ? la terre des hommes, le monde de la géographie, si restreints ? Partout la mer, la mer, toujours la mer, qui borde tous les rivages, immensité inconnue, impénétrable – un océan *ultra nemo scit quid continetur* (« dont nul ne sait ce qu'il cache »). Seule la route du sud donne accès *via* l'Égypte aux fabuleuses contrées indiennes, mais elle est barrée par les infidèles. Et nul mortel ne peut se risquer entre les colonnes d'Hercule⁷. Longtemps, très longtemps, le détroit de Gibraltar scellera la fin de toutes les aventures, Dante l'a écrit :

... *quella foce stretta*
Ov'Ercole segnò li suoi riguardi
Acciocchè l'uom più oltre non si metta.
(... que l'homme se garde de poursuivre sa route
au-delà de la voie navigable
où Hercule posa ces signes en guise d'avertissement.)

Hélas, nulle route ne mène vers cette *mare tenebrosum*, nul bateau ne reviendrait, qui aurait mis le cap sur ce désert ténébreux ! L'homme est condamné à vivre dans un espace qu'il ne connaît pas, nous voici enfermés dans un monde dont on ne peut sonder ni la forme ni la dimension.



Le voyage de Marco Polo (1271-1295).

1298. Deux vieillards barbus, accompagnés d'un jeune homme qui est visiblement le fils de l'un d'eux, accostent à Venise⁸. Ils portent des vêtements curieux, comme on n'en a jamais vus au Rialto⁹, de longues vestes épaisses bordées de fourrure et d'insolites décorations. Mais, plus curieux encore, ces trois étrangers parlent le vénitien le plus pur et affirment être de Venise, ils disent se nommer Polo, et le plus jeune s'appelle Marco Polo. Pas question, bien entendu, de prendre au sérieux ce qu'ils racontent. Ils prétendent que, après avoir quitté Venise il y a plus de vingt ans, ils auraient traversé les royaumes moscovites, l'Arménie, le Turkestan, et seraient parvenus jusqu'au Mangi¹⁰, jusqu'en Chine ; là ils auraient vécu à la cour de Kubilaï Khan, le souverain le plus puissant de la terre. Après avoir parcouru son immense royaume, par rapport auquel l'Italie est comme un minuscule œillet à côté d'un tronc d'arbre, ils auraient atteint l'extrême du monde, où recommence l'océan. Et lorsque, après nombre d'années passées à son service, le Grand Khan les aurait congédiés avec moult présents, c'est par cet océan qu'ils seraient retournés chez eux, en doublant d'abord Cipango¹¹, puis les îles aux épices, la grande île de Taprobane (Ceylan)¹² et le golfe persique, avant de rentrer à bon port par Trébizonde¹³.

Les Vénitiens rient de bon cœur au récit des trois hommes. Quels joyeux affabulateurs ! A-t-on déjà entendu dire qu'un chrétien ait atteint l'autre extrémité de cet océan ou mis les pieds sur les îles de Cipango et de Taprobane ! Impossible ! Mais les Polo invitent des gens chez eux et leur montrent les présents et les pierres précieuses ; médusés, ces Vénitiens incrédules sont forcés d'admettre que leurs compatriotes ont accompli la découverte la plus audacieuse de l'époque. Leur réputation se répand en Occident comme une traînée de poudre et suscite un regain d'espérance : il est donc possible d'arriver aux Indes. On peut parvenir à ces contrées richissimes et continuer ensuite jusqu'à l'autre bout du monde.

1400. Atteindre les Indes est devenu le rêve de ce siècle. C'est en particulier celui d'un homme, le prince Enrique de Portugal, qui voit sa vie à ce rêve et que l'histoire nommera Henri le Navigateur – bien qu'il n'ait jamais navigué. Toute sa vie, toute son énergie sont tendues vers la réalisation de ce rêve, *pasar a donde nascen las especerias*¹⁴ : atteindre les îles indiennes, les Moluques, où abondent la cannelle, le poivre et le gingembre que les marchands italiens et flamands achètent tous les jours à prix d'or. En fermant aux « Rumis » (incroyants) l'accès à la mer Rouge qui est leur itinéraire naturel, les Ottomans ont raflé le monopole de ce négoce florissant. Ne serait-ce pas une entreprise lucrative et une sainte croisade de prendre à revers ces ennemis de l'Occident ? Ne pourrait-on contourner l'Afrique pour rejoindre les îles aux épices ? Les livres anciens rapportent l'aventure étonnante d'un bateau phénicien qui serait parti par la mer Rouge, il y a des siècles de cela, et aurait regagné Carthage à l'issue d'un périple de deux ans, en faisant le tour de l'Afrique. Ne pourrait-on répéter cette circumnavigation ?

Le prince Enrique rassemble autour de lui les savants de son temps. À l'extrême pointe du Portugal, là où les vagues écumantes de cette mer océane infinie battent les récifs du cap Sagres, il a fait édifier une demeure dans laquelle il

collecte les cartes et les informations nautiques ; les uns après les autres, il y convie astronomes et pilotes. Les savants déclarent toute navigation au-delà de l'équateur absolument impossible. Ils se réfèrent aux sages de l'Antiquité, Aristote¹⁵, Strabon¹⁶, Ptolémée¹⁷. À l'approche des Tropiques, l'océan se figerait en une mer visqueuse, une *mare pigrum*, et les navires s'embraseraient sous l'ardeur des rayons verticaux du soleil. Personne ne saurait vivre en ces régions, il n'y pousse pas un arbre, pas un brin d'herbe ; en mer, les marins mourraient de soif, à terre, ils mourraient de faim.

Mais il est d'autres savants, juifs et arabes, qui démentent ces propos. La chose serait faisable. Ces fables seraient répandues par les marchands maures à seule fin de dissuader les chrétiens. Le grand géographe al-Idrîsî¹⁸ aurait établi depuis longtemps qu'il se trouve au sud un pays fertile, Bilad Ghana (la Guinée), d'où les Maures, traversant le désert avec leurs caravanes, rapportent leurs esclaves noirs. Il existerait des cartes, des cartes arabes, où figure cette route maritime qui contourne l'Afrique. On pourrait essayer de suivre le littoral, maintenant que de nouveaux instruments permettent de calculer la latitude et que l'aiguille aimantée rapportée de Chine indique la direction du pôle. On pourrait essayer, à condition de construire des bateaux plus gros qui tiennent mieux la mer¹⁹. Le prince Enrique en donne l'ordre. Et la grande aventure commence.

1450. La grande aventure a commencé et l'exploit portugais restera dans toutes les mémoires. En 1419, on découvre – ou plutôt redécouvre – Madère ; en 1435, on connaît enfin les îles Fortunées, ces *insulæ fortunatæ*²⁰ des Anciens qu'on a cherchées si longtemps. Chaque année ou presque apporte une nouvelle avancée. On double le cap Vert ; en 1445 on atteint le Sénégal ; et voyez, partout, des palmiers, des fruits, des hommes ! Désormais les Temps nouveaux en savent plus que les sages de l'Antiquité, et Nuno Tristão²¹ triomphe au retour de son expédition : « sans vouloir désobliger sa Grâce Ptolémée », il a découvert des

terres fertiles là où l'illustre Grec en excluait la possibilité. Pour la première fois en mille ans, un navigateur se permet de plaisanter le pape de la géographie ! Les nouveaux héros se surpassent mutuellement : Diogo Cão, Dinis Dias²², Ca'da Mosto²³ et Nuno Tristão, tous plantent avec fierté sur un littoral vierge la pierre surmontée de la croix portugaise qui consacre leur prise de possession²⁴. Sidéré, le monde suit la progression dans l'inconnu de ce petit peuple qui accomplit ce que nul n'avait accompli avant lui, le *feito nunca feito*.

1486. Victoire ! L'Afrique est contournée ! Barthélémy Diaz²⁵ a doublé le cap Tormentoso, le cap de Bonne-Espérance. Là s'arrête la route vers le sud, ensuite il faut changer de cap, cingler vers l'est à travers l'océan en tirant profit des moussons favorables et en suivant l'itinéraire des cartes que les deux émissaires juifs ont rapportées au roi de Portugal après qu'il les eut dépêchés auprès du Prêtre Jean, le roi chrétien d'Abyssinie ; alors l'Inde n'est plus loin. Mais, épuisé, l'équipage de Barthélémy Diaz le frustre de l'exploit que réalisera Vasco de Gama²⁶. C'est assez pour cette fois ! La route est trouvée. Nul ne pourra plus devancer le Portugal.

1492. Eh bien, si ! On a devancé le Portugal. L'inconcevable s'est produit. Un certain Colón ou Colom ou Colombo – *Christophorus quidam Colonus vir Ligurus*, dit Petrus Martyr –, « un parfait inconnu » (*una persona que ninguna persona conocía*), d'après une autre source, a pris la mer sous pavillon espagnol, mis le cap à l'ouest au lieu de faire route vers l'est en contournant l'Afrique, et il prétend – ô miracle ! – avoir atteint les Indes par ce *brevissimo cammino*. Certes il n'a pas rencontré le Kubilaï Khan de Marco Polo, mais il affirme avoir accosté sur les îles de Cipango (le Japon) puis au Mangi (en Chine). À quelques jours près, il atteignait le Gange !

L'Europe n'en revient pas de voir Christophe Colomb débarquer avec des Indiens aux corps étrangement cuivrés, des perroquets et autres animaux bizarres, la bouche pleine

de récits grandioses où il est question d'or. Bizarre, bizarre – le globe est donc vraiment plus petit qu'on pensait, Toscanelli²⁷ a dit vrai ! Il suffit de naviguer trois semaines plein ouest à partir de l'Espagne ou du Portugal pour parvenir en Chine ou au Japon, tout près des îles aux épices. Quelle folie de perdre six mois à faire le tour de l'Afrique comme les Portugais, quand l'Inde et tous ses trésors sont quasiment aux portes de l'Espagne ! Et le premier souci de cette dernière est de s'assurer par une bulle du pape²⁸ l'exclusivité de cette route maritime de l'ouest et de toutes les terres qu'on découvrira par là.

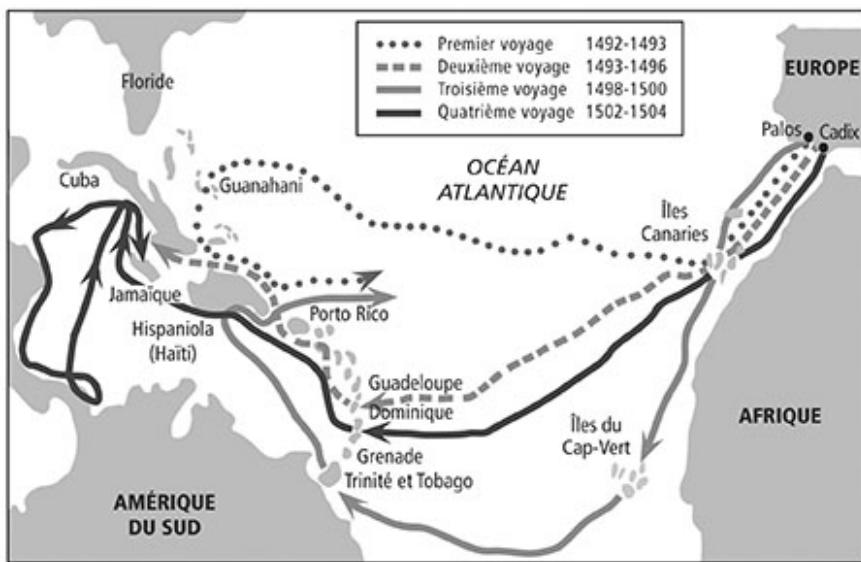
1493. Colomb, qui n'est plus un *quidam*, mais grand amiral de Sa Majesté la reine et vice-roi des provinces découvertes, repart pour les Indes. Il porte les lettres de créance de sa reine au Grand Khan, qu'il espère bien rencontrer cette fois, et, outre nombre de caisses serties de fer pour l'or et les pierres précieuses qu'il compte rapporter de Cipango et de Calicut²⁹, il part avec quinze cents hommes, des guerriers, des matelots, des colons, et même des musiciens « pour divertir les indigènes ».

1497. Un autre navigateur, Sébastien Cabot³⁰, a traversé l'océan depuis l'Angleterre. Curieusement, lui aussi a atteint une terre. Est-ce le fameux Vinland³¹ des Vikings ? Est-ce la Chine ? Quoi qu'il en soit, c'est merveilleux, l'océan, *il mare tenebroso*, est vaincu et contraint désormais de livrer un à un ses secrets aux audacieux.

1499. Le Portugal exulte, l'Europe est en émoi ! Vasco de Gama est revenu de l'Inde en franchissant le dangereux cap. Il a emprunté l'autre route, plus longue, plus difficile, mais il a accosté à Calicut, chez les Zamorins³² fabuleusement riches, et non pas, comme Colomb, sur de petites îles et un bout de terre perdue : il a vu le cœur de l'Inde et ses chambres au trésor. Déjà on arme une autre expédition sous la houlette de Cabral³³. L'Inde fait maintenant l'objet d'une âpre compétition entre l'Espagne et le Portugal.

1500. Nouveau mystère. Cabral, qui voulait contourner l'Afrique, a été déporté vers l'ouest et, comme Cabot au nord, il a touché une terre au sud³⁴. Est-ce Antilla, cette île légendaire des cartes anciennes ? Est-ce à nouveau l'Inde ?

1502. Les événements se précipitent, on ne parvient plus à suivre, à tout saisir, à tout embrasser ; en dix ans on a fait plus de découvertes qu'au cours du millénaire qui vient de s'écouler. Les navires appareillent les uns après les autres, et chacun d'eux rapporte un nouveau message. C'est comme si un brouillard se dissipait soudain par magie : au nord, au sud, partout émergent des terres ; des îles surgissent dès qu'un navire tourne sa quille vers l'ouest ; le calendrier et tous ses saints ne suffisent plus à les nommer. L'amiral Colomb prétend en avoir découvert un millier à lui seul et dit y avoir vu les fleuves qui jaillissent du paradis. Mais c'est bizarre, très bizarre : comment se fait-il que toutes ces îles et ces contrées étonnantes du littoral indien soient demeurées inconnues des Anciens et des Arabes ? Comment se fait-il que Marco Polo ne les ait pas mentionnées et que ses descriptions de Cipango et de Quanzhou³⁵ ressemblent si peu à ce que l'amiral y a trouvé ! Tout cela est si confus, si contradictoire, si plein de mystère ! On ne sait plus que penser de toutes ces îles trouvées à l'ouest. A-t-on vraiment fait le tour du monde ? Colomb s'est-il, comme il l'assure, tant rapproché du Gange par l'ouest qu'il aurait pu rencontrer Vasco de Gama qui arrivait par l'est ? Le globe est-il plus petit ou plus vaste qu'on le pensait ? Les imprimeurs allemands ayant rendu les livres si accessibles, ne pourrait-on espérer que quelqu'un vienne éclaircir tous ces mystères ? Savants, navigateurs, marchands, princes, tous attendent avec impatience, l'Europe attend. Après toutes ces découvertes, l'humanité veut enfin savoir ce qu'elle a découvert. L'exploit décisif du siècle est accompli, chacun le sent, mais encore faudrait-il en comprendre le sens et la portée.



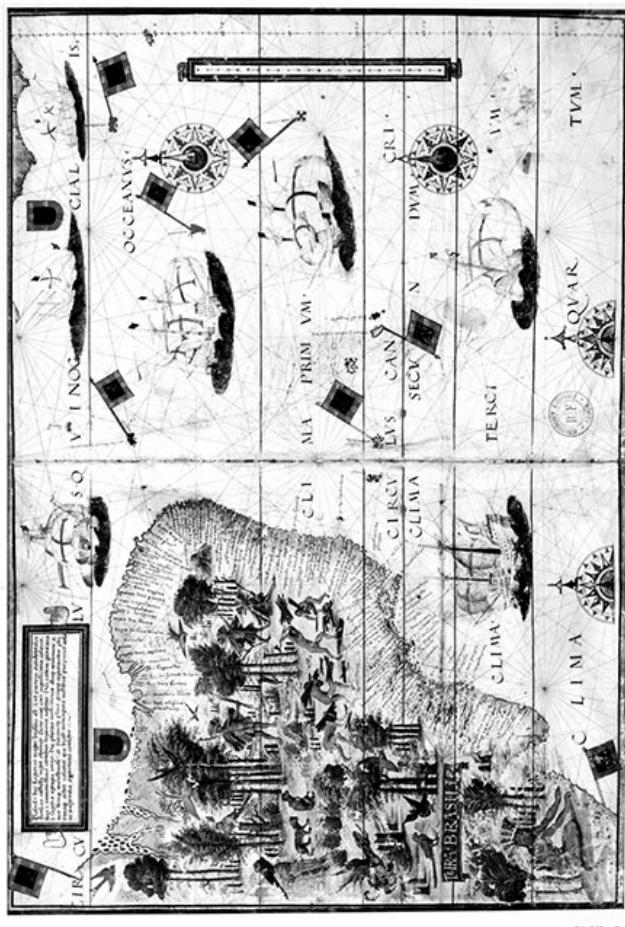
Les voyages de Christophe Colomb.

Pour trente-deux pages, l'immortalité

En 1503, quelques feuilles, quatre à six en tout, imprimées sous le titre *Mundus Novus* se répandent presque en même temps dans différentes villes – à Paris, à Florence, on ne sait où cela a commencé. L'auteur de ce traité rédigé en latin se révèle bientôt être un certain Albericus Vespuclius ou Vesputius ; il relate dans une lettre à Laurentius Petrus Franciscus de' Medici un voyage dans des contrées inconnues, entrepris pour le compte du roi de Portugal. Les récits d'explorations sous forme épistolaire sont fréquents à l'époque. Pour les aider à définir leur stratégie commerciale, toutes les grandes maisons de négoce allemandes, hollandaises et italiennes – les Welser, les Fugger, les Médicis, sans compter la Sérénissime¹ – ont des correspondants, des *factor*, à Lisbonne et à Séville, qui les informent des expéditions réussies aux Indes. Les lettres de ces attachés commerciaux sont très recherchées, car elles acheminent en fait de véritables secrets d'affaires, et leurs copies s'échangent à prix d'or, tout comme les portulans², les cartes nautiques des rivages récemment découverts. Il arrive qu'une de ces copies tombe entre les mains d'un imprimeur qui a le sens des affaires, lequel se hâte de les mettre sous presse et de les diffuser. Visant à informer rapidement le grand public des nouvelles intéressantes, ces feuillets qui volent de ville en ville remplacent nos journaux modernes et se vendent dans les foires, entre les indulgences³ et les recettes d'apothicaires ; on se les fait passer entre amis en les joignant aux missives et aux paquets qu'on échange ; c'est ainsi que, parfois, une lettre initialement privée d'un correspondant à son patron connaît une diffusion aussi large qu'un livre imprimé.

Depuis la première lettre de Christophe Colomb en 1493 qui annonçait son arrivée aux îles « proches du Gange », aucun feuillet n'eut à l'époque un écho aussi vaste, aussi lourd de conséquences que les quatre feuilles de ce parfait inconnu qu'était Albericus. Le texte s'ouvre sur une annonce sensationnelle. Cette lettre serait traduite « de l'italien en

langue latine » (*ex italica in latinam linguam*), « afin que tous les hommes instruits puissent prendre connaissance de toutes les merveilles découvertes récemment » (*quam multa miranda in dies reperiantur*), « de tous les mondes inconnus jusque-là et de tout ce qu'ils recèlent » (*quanto a tanto tempore quo mundus cepit ignota sit vastitas terræ et quod continetur in ea*). Cette entrée en matière tapageuse est déjà un appât formidable pour une société avide de nouvelles ; on s'arrache le petit fascicule. Il est réimprimé maintes fois dans les villes les plus reculées, traduit en allemand, en hollandais, en français, en italien, et intégré sur-le-champ aux recueils de récits de voyage qui commencent à paraître dans toutes les langues ; pour une humanité encore fort ignorante, il sera une borne, peut-être même la pierre angulaire de la géographie moderne.



Portulan ou carte nautique de la côte brésilienne XVI^e siècle

L'énorme succès de cet opuscule s'explique aisément. De tous les navigateurs, cet obscur Vesputius est bien le

premier qui soit doté d'une plume alerte. Il faut dire que l'équipage de ces bateaux qui courrent l'aventure est majoritairement composé de ramasseurs d'épaves analphabètes, de soldats et de matelots incapables d'écrire leur nom ; au mieux compte-t-il un *escribano*, un de ces notaires fastidieux qui consignent froidement les faits, ou un pilote qui note les longitudes et les latitudes. Au tournant du siècle, le grand public est donc encore fort peu instruit de ce qu'on a réellement découvert dans ces contrées lointaines. Et voici qu'on lui offre un homme crédible, cultivé même, tout le contraire d'un vantard ou d'un affabulateur, un homme sincère qui raconte comment, le 14 mai 1501, il s'est embarqué, par ordre du roi de Portugal, sur la mer océane et a navigué deux mois et deux jours sous un ciel si sombre, si couvert, qu'on ne voyait ni la lune ni le soleil. Il fait revivre au lecteur les affres qu'ont subies les membres de l'expédition. Dans leurs navires rongés par les vers et prenant l'eau de toutes parts, ils avaient perdu tout espoir de gagner la terre sains et saufs, quand ils finirent par l'apercevoir, grâce à son habileté de cosmographe, le 7 août 1501 – la date diffère de celle de ses autres récits, mais on se fera vite aux approximations dont ce savant homme est coutumier. Et quelle terre ! En ce pays béni des dieux, les hommes n'ont nul besoin de gagner leur pain à la sueur de leur front. Les arbres produisent naturellement des fruits en abondance, les fleuves et les sources une eau limpide et pure ; la mer regorge de poissons, la terre, incroyablement fertile, de fruits exquis totalement inconnus, et d'agréables brises soufflent sur ce pays prospère, où les forêts touffues prodiguent une fraîcheur revigorante, même les jours de canicule. On y trouve une multitude d'oiseaux et d'animaux dont Ptolémée ne soupçonnait pas l'existence, et les hommes y vivent encore dans un état d'innocence absolue ; ils ont la peau cuivrée, explique le voyageur, parce qu'ils vont nus de leur naissance à leur mort et sont halés par le soleil ; ils ne possèdent ni vêtements ni parures ni aucun bien en propre. Tout est mis en commun, y compris les femmes, dont la sensualité complaisante inspire à notre

érudit des anecdotes assez piquantes. La pudeur et les règles morales sont étrangères à ces enfants de la nature, le père couche avec la fille, le fils avec la mère, le frère avec la sœur ; foin du complexe d'Œdipe et des inhibitions, ce qui ne les empêche pas d'atteindre l'âge vénérable de cent cinquante ans, à condition toutefois qu'ils ne se soient pas entre-dévorés auparavant – le cannibalisme étant le seul trait rebutant de ce peuple-là. Bref, « si le paradis terrestre existe quelque part, il ne peut se trouver bien loin de cette contrée ». Avant de prendre congé du Brésil – car tel se nommera le paradis qu'il dépeint –, Vesputius s'étend longuement sur la beauté des étoiles qui, au-dessus de cet hémisphère béni, composent des constellations différentes des nôtres, puis il promet que, un jour, il en écrira davantage sur ce voyage – et sur d'autres, « pour laisser un souvenir de lui à la postérité » (*ut mei recordatio apud posteros vivat*), et faire « connaître l'œuvre fabuleuse de Dieu dans cette partie de sa terre, jusque-là inconnue ».

Le retentissement qu'eut le récit vivant et coloré de Vespucci chez ses contemporains n'a rien de mystérieux. Non content de satisfaire et de stimuler leur curiosité pour ces terres inconnues, en écrivant que « si le paradis terrestre existe quelque part, il ne peut se trouver bien loin de là », Vespucci touchait, sans le vouloir, un des espoirs les plus mystérieux de son époque : depuis bien longtemps déjà, les Pères de l'Église, en particulier les théologiens grecs, soutenaient que Dieu n'avait pas détruit le paradis terrestre après le péché originel, mais s'était contenté de le repousser sur une « anti-terre », dans un lieu inaccessible. Les mythes de la théologie situent cette « anti-terre » au-delà de l'océan, derrière cette zone réputée inaccessible aux mortels. Mais l'audace des explorateurs ayant permis de traverser cet océan « infranchissable » et d'atteindre l'hémisphère aux autres étoiles, le vieux rêve de l'humanité ne pourrait-il se réaliser et l'Éden se reconquérir ? On ne s'étonnera pas que la peinture du monde d'innocence, étrangement semblable

au paradis, dont témoigne Vesputius ait bouleversé une époque aussi prodigue en calamités que la nôtre. En Allemagne, les paysans commencent en effet à se révolter contre la pratique de la corvée ; en Espagne, l'Inquisition fait rage et s'en prend même aux chrétiens les moins suspects ; enfin, la France et l'Italie sont ravagées par les guerres. Las de ces misères quotidiennes, des milliers, des centaines de milliers de personnes se sont déjà réfugiées dans les monastères, fuyant ce monde survolté où, pour l'homme « ordinaire » qui n'aspire qu'à mener une existence paisible, il n'est ni trêve ni repos. Or, nous apprennent ces quelques feuilles qui volent de ville en ville, voici qu'un homme fiable, qui n'a rien d'un Sinbad⁴ ou d'un charlatan, un érudit mandaté par le roi de Portugal, déclare avoir découvert, au-delà de toutes les zones connues, un pays où les hommes peuvent encore vivre en paix. Où la cupidité, la soif de possession et de pouvoir ne troublent pas les âmes. Un pays où il n'est ni prince, ni roi, ni autres sangsue ou collecteur d'impôts. Où l'on ne gagne pas son pain en s'échinant jusqu'à l'épuisement, où la terre vous nourrit encore généreusement, et où l'homme n'est pas un loup pour l'homme. C'est une espérance religieuse ancestrale, d'ordre messianique, qu'attise le récit de cet obscur Vesputius, ravivant un désir très profond qui hante l'humanité : le rêve de s'affranchir de la morale, de l'argent, de la loi et de la propriété – le désir insatiable d'une vie sans peine et sans responsabilité qui, telle une vague réminiscence du paradis, sommeille mystérieusement au fond de l'âme humaine.

Cette conjoncture singulière était bien faite pour conférer à ces quelques feuilles mal imprimées une répercussion qui dépassa de loin celle des autres récits, ceux de Colomb y compris ; mais, en réalité, la notoriété et l'importance historique de ce feuillet ne tiennent ni à son contenu, ni à l'excitation qu'il suscita dans l'esprit de ses contemporains. Curieusement, ce n'est pas la teneur de cette lettre qui fit événement, mais son titre, ces deux mots, ces quatre

syllabes *Mundus Novus*, qui déclenchèrent une révolution sans précédent dans la perception du cosmos. Jusqu'alors, ce que l'Europe considérait comme l'événement géographique du siècle était d'avoir pu, en dix ans, atteindre les Indes, pays des trésors et des épices, par deux routes : celle de Vasco de Gama par l'est, qui contournait l'Afrique, et celle de Christophe Colomb par l'ouest, qui traversait un océan soi-disant infranchissable. On avait admiré les trésors rapportés par Vasco de Gama des palais de Calicut, et entendu parler, non sans curiosité, des nombreuses îles découvertes par le grand amiral du roi d'Espagne qui les situait devant le littoral chinois et qui, lui aussi, prétendait farouchement avoir pénétré au royaume du Grand Khan décrit par Marco Polo. Il semblait ainsi qu'on eût fait le tour du monde et qu'on fût parvenu par deux routes différentes aux Indes inaccessibles depuis mille ans.



© Archives Flammarion

Sur les manuscrits du IX^e au X^{ve} siècle, les représentations du globe distinguent cinq zones fondées sur l'habitabilité et le climat : la zone froide du Nord, « inhabitable » (*Frigida septentrionalis inhabitalis*) ; la zone tempérée et habitée, qualifiée d'Europe (*Temperata habitabilis*) ; la zone torride inconnue et inhabitable (*Perusta inhabitalis*) ; une autre zone tempérée, antipode de la

première, mais « inconnue » (*incognita*) ; une zone froide australe inhabitable (*Frigida australis inhabitabilis*).

Et voilà qu'arrive cet autre navigateur, cet étrange Albericus, qui annonce une chose bien plus étonnante encore. La terre qu'il a touchée en cinglant vers l'ouest ne serait pas l'Inde, mais un pays inconnu, sis entre l'Asie et l'Europe, par conséquent, une partie du monde entièrement nouvelle. Vesputius écrit en toutes lettres que ces régions découvertes pour le roi de Portugal « peuvent légitimement être qualifiées de Nouveau Monde » (*Novum Mundum appellare licet*), et il étaye son point de vue de force détails convaincants : « Car aucun de nos Anciens n'avait connaissance des contrées que nous avons vues ni de ce qu'elles recèlent ; notre savoir dépasse de beaucoup le leur. La plupart d'entre eux croyaient qu'au sud de l'équateur ne se trouvait aucune terre, mais seulement une mer sans fin qu'ils nommaient Atlantique, et même ceux qui admettaient l'existence d'un continent à cet endroit le pensaient inhabitable, pour diverses raisons. Or, mon voyage a démontré que ce point de vue est erroné, qu'il contrevient même radicalement à la vérité, puisque j'ai trouvé, au sud de l'équateur, un continent dont maintes vallées sont plus peuplées d'hommes et d'animaux que l'Europe, l'Asie et l'Afrique, et dont le climat est plus agréable et plus clément que celui des autres parties du monde que nous connaissons. »

Ces propos brefs mais résolus firent du *Mundus Novus* un document mémorable dans l'histoire de l'humanité ; ils constituent la première déclaration d'indépendance de l'Amérique – deux cent soixante-dix ans avant la proclamation historique. Empêtré jusqu'à sa dernière heure dans son illusion d'avoir touché l'Inde en foulant les terres de Guanahani⁵ et de Cuba, Colomb, dans son aveuglement, aura finalement rétréci l'univers de ses contemporains. En affirmant qu'il ne s'agissait pas de l'Inde mais d'un nouveau monde, Vespucci lui donne enfin sa nouvelle dimension – toujours actuelle. Il déchire le voile qui troubloit la vision du grand explorateur et l'empêchait de voir son propre

exploit et, s'il est loin de soupçonner l'envergure que prendra ce nouveau continent, il n'en a pas moins compris que sa partie méridionale constitue une terre autonome. C'est en cela qu'il parachève véritablement la découverte de l'Amérique, car toute découverte, toute invention, vaut moins par celui qui la fait que par celui qui en reconnaît le sens et la portée. Et si c'est bien à Colomb que revient le mérite de l'exploit, c'est à Vespucci qu'échoit, avec ces quelques propos, le mérite historique d'en avoir compris la signification. Seul capable d'interpréter le rêve, il a rendu manifeste ce que son prédécesseur avait trouvé en somnambule.

La surprise que génère l'affirmation de cet obscur Vesputius est immense et joyeuse ; elle touche le cœur même de la sensibilité de l'époque et la marque beaucoup plus que la découverte de Colomb. Tout compte fait, cette nouvelle route maritime des Indes qui reliait l'Espagne aux contrées jadis décrites par Marco Polo n'avait ému qu'un cercle restreint de personnes directement concernées : les marchands, les négociants d'Anvers, d'Augsbourg et de Venise, qui calculaient déjà fiévreusement par quel itinéraire – celui de Vasco de Gama, par l'est, ou de Christophe Colomb, par l'ouest – ils allaient acheminer à moindre frais le poivre, la cannelle et autres épices. En revanche, la découverte d'une nouvelle partie du monde au beau milieu de l'Océan exerce, elle, un pouvoir irrésistible sur l'imagination du public. Vespucci aurait-il trouvé l'Atlantide légendaire des Anciens ? Ou bien seraient-ce « Les îles bénies des dieux », les *Alcyoniques* ? L'idée que la Terre est encore plus vaste, encore plus surprenante que le supposaient les Anciens flatte vivement l'orgueil des contemporains : c'est à leur génération que revient le privilège d'en sonder les derniers mystères ! On comprend donc l'impatience qui tenaille géographes, cosmographes, imprimeurs et savants de tous poils, sans oublier la foule immense des lecteurs ! Tous attendent que cet Albericus inconnu tienne sa promesse et en dise davantage sur ses recherches et sur ses voyages qui, pour la première fois,

instruisent l'humanité sur la dimension réelle du globe terrestre !

Les curieux n'attendront pas très longtemps. Deux ou trois années plus tard, paraît chez un éditeur florentin qui se garde bien de dévoiler son nom – nous en verrons plus loin les raisons – un mince cahier de seize pages en langue italienne. Il s'intitule : *Lettera di Amerigo Vespucci delle isole nuovamente trovate in quattro suoi viaggi* (*Lettre d'Amerigo Vespucci sur les îles découvertes au cours de ses quatre voyages*). L'opuscule est daté en fin de texte : *Data in Lisbona a di 4 septembre 1504. Servitore Amerigo Vespucci in Lisbona.*

Dès le titre, on en apprend un peu plus sur cet homme mystérieux. D'abord qu'il se prénomme Amerigo et non Alberico, ensuite qu'il se nomme Vespucci et non Vesputius. L'introduction, qui s'adresse à un grand seigneur, révèle ensuite d'autres éléments de sa biographie. Vespucci explique qu'il est né à Florence et qu'il s'est rendu en Espagne « pour y commerçer » (*per tractare mercantie*). Les quatre années pendant lesquelles il s'est adonné au négoce lui ont enseigné l'inconstance de la fortune, « qui distribuant inégalement ses biens éphémères et fugaces, un jour, porte l'homme aux nues pour mieux, demain, le précipiter dans l'abîme et le dépouiller de tous ses biens qu'elle lui aura donc, en quelque sorte, seulement prêtés ». De plus, ayant observé combien cette chasse au profit est lourde de désagréments et d'incertitudes, Vespucci a décidé de renoncer au commerce et s'est assigné un but plus élevé et plus honorable : découvrir une partie du monde et ses merveilles (*mi disposi d'andare a vedere parte del mondo e le sue maraviglie*). L'occasion s'en présente quand le roi de Castille affrète quatre navires pour explorer de nouvelles terres à l'ouest et l'autorise à se joindre à cette flotte pour prêter son concours à cette expédition (*per aiutare a discoprire*). Outre ce premier voyage, Vespucci en relate trois autres (dont celui qui a été dépeint dans *Mundus*

Novus) ; il dit avoir entrepris – ici, la chronologie n'est pas sans intérêt :

- le premier, du 10 mai 1497 au 15 octobre 1498, sous pavillon espagnol ;
- le deuxième, toujours pour le roi de Castille, du 16 mai 1499 au 8 septembre 1500 ;
- le troisième (*Mundus Novus*), sous la bannière portugaise, du 10 mai 1501 au 15 octobre 1502 ;
- le quatrième, du 10 mai 1503 au 18 juin 1504, également pour les Portugais.

Avec ces quatre voyages, l'obscur négociant prend place dans la lignée des grands navigateurs et découvreurs de son temps.

À qui est destinée cette *Lettera*, ce compte rendu des quatre voyages ? La première édition ne le mentionne pas, mais les suivantes nous apprennent que ce courrier s'adresse au gonfalonier Pietro Soderini, gouverneur de Florence⁶, ce qui n'est toujours pas attesté au jour d'aujourd'hui – les zones d'ombre ne vont pas tarder à se dessiner quant à la production littéraire de Vespucci. Mais, à l'exception des fioritures polies du préambule, la forme du récit est tout aussi alerte que celle du *Mundus Novus*. En outre, Vespucci fournit de nouveaux détails sur l'« existence épicurienne » que mènent ces peuples jusque-là ignorés, il dépeint force combats, naufrages et épisodes dramatiques truffés de cannibales et de serpents géants, et il enrichit l'histoire culturelle de nombre d'animaux et d'objets inconnus, tel le *hammock* (« hamac »). Géographes, astronomes et marchands trouvent là de précieuses informations, les lettrés une foule de thèses à discuter et à diffuser, et le grand public de quoi assouvir largement sa curiosité. Vespucci conclut en annonçant derechef son grand-œuvre : une somme sur les mondes nouveaux qu'il entend mener à bien dans sa ville natale, dès qu'il jouira d'un peu de tranquillité.

Mais cet ouvrage n'a jamais vu le jour ou bien, à l'instar des journaux de Vespucci, il ne nous a pas été transmis. En incluant le troisième *Voyage*, simple variante du *Mundus Novus*, toute l'œuvre littéraire d'Amerigo Vespucci se limite à trente-deux pages, un viatique plutôt léger et somme toute assez dérisoire pour prendre le chemin de l'immortalité. Sans forcer le trait, on peut dire que jamais homme de plume n'acquit pareille notoriété en laissant une œuvre aussi mince, et seule une accumulation inouïe de coïncidences et d'erreurs permit à ce nom aux sonorités vibrantes de traverser les époques et de parvenir jusqu'à la nôtre pour flotter maintenant, haut dans le ciel, avec la bannière étoilée.

Un premier hasard, doublé d'une première erreur, vient à la rescousse de ces trente-deux pages assez anodines. Dès 1504, un Italien astucieux flaire que l'époque est propice aux recueils de récits de voyages. Cet imprimeur vénitien, nommé Albertino Vercellese, est donc le premier à rassembler dans un opuscule tous ceux qui lui tombent sous la main. Son *Libretto de tutta la navigazione del Rè de Spagna e terreni novamente trovati* réunit les récits de Ca'da Mosto, de Vasco de Gama et de la première expédition de Colomb. L'ouvrage se vend si bien que, en 1507, un imprimeur de Vicence décide de publier, sous la direction de Zorzi⁷ et de Montalbodo⁸, une anthologie plus importante de cent vingt-six pages, comprenant les expéditions portugaises de Ca'da Mosto, Vasco de Gama et Cabral, les trois premiers voyages de Colomb, et le *Mundus Novus* de Vespucci. Par un hasard fatidique, il ne lui trouve de meilleur titre que *Mondo novo e paesi nuovamente retrovati da Alberico Vesputio florentino (Nouveau Monde et terres récemment découvertes par Alberico Vesputio de Florence)*. Commence alors la grande Comédie des erreurs⁹. Car le titre est dangereusement ambigu. Il peut suggérer que Vespucci n'a pas seulement appelé « Nouveau Monde » ces terres inconnues mais qu'il les a aussi découvertes : cette

erreur fatale guette le lecteur pressé, parcourant d'un œil distrait la page de titre. Or, ce livre maintes fois réimprimé passe de main en main et répand en un temps record l'imposture qui fait de Vespucci le découvreur du Nouveau Monde. Un petit hasard tout bête a poussé un innocent imprimeur de Vicence à coucher sur la page de titre de son anthologie le nom de Vespucci – non moins innocent – à la place de celui de Colomb. Voici soudain notre Amerigo auréolé d'une gloire insoupçonnée et transformé du même coup en usurpateur qui s'arroge le mérite d'autrui.

Bien évidemment, à elle seule cette erreur n'aurait pu produire un événement susceptible de passer à la postérité. Elle n'est que le premier acte, ou plutôt le prologue, de cette Comédie des erreurs. Il faudra un long enchaînement de hasards successifs pour parvenir à tisser toute cette trame de mensonges. L'œuvre littéraire de Vespucci se résume à ces malheureuses trente-deux pages, or, singulièrement, à peine sont-elles achevées que s'amorce l'ascension de leur auteur vers l'immortalité, la plus insolite peut-être que l'histoire de la gloire ait jamais connue. Et elle commence dans un tout autre coin de la terre, dans un lieu où le marchand-navigateur de Séville n'a jamais mis les pieds et dont il n'a sans doute jamais soupçonné l'existence : la petite ville de Saint-Dié.

Un monde reçoit son nom

Personne ne s'accusera d'ignorer la géographie pour n'avoir jamais entendu parler de la petite ville de Saint-Dié : les lettrés ont mis plus de deux siècles à trouver l'emplacement exact de ce *Sancti Deodati oppidum*¹ qui eut une influence si décisive sur le nom de l'Amérique ! À vrai dire, cette bourgade tapie à l'ombre des Vosges, qui appartenait au duché de Lorraine disparu depuis longtemps, ne présentait nul mérite susceptible d'attirer la curiosité des foules. René II qui y règne alors arbore certes, comme son illustre aïeul « le bon roi René », le titre de roi de Jérusalem et de Sicile ainsi que celui de duc de Provence, mais ses possessions se limitent à un lopin de terre lorraine – qu'il administre d'ailleurs fort sagement, en fin connaisseur des arts et des sciences. Le plus curieux – l'histoire est friande de ces menues analogies – c'est que cette petite ville avait déjà produit un livre qui eut une incidence sur la découverte de l'Amérique, puisque l'évêque d'Ailly² y avait rédigé son *Imago Mundi*, l'ouvrage qui, avec la lettre de Toscanelli, avait décidé Colomb à rechercher la route des Indes par l'ouest. L'*Image du monde* fut le livre de chevet de l'amiral jusqu'à sa mort, comme en témoigne l'exemplaire annoté de sa main qui nous est parvenu. On ne saurait donc nier qu'il existe un vague rapport précolombien entre l'Amérique et Saint-Dié. Mais c'est sous le duc René qu'advint ce curieux incident – ou cette erreur –, auquel l'Amérique allait devoir son nom pour l'éternité. Sous sa protection, et sans doute grâce à son aide matérielle, une poignée d'humanistes constitue dans cette minuscule Saint-Dié un petit cénacle, le « Gymnase vosgien », dédié à l'enseignement ainsi qu'à la diffusion des sciences et à la publication d'ouvrages édifiants. Dans cette académie miniature, laïcs et ecclésiastiques s'emploient donc de conserve à promouvoir la culture, et l'on n'aurait probablement jamais rien su de leurs savants débats si – vers 1507 – un imprimeur, du nom de Gauthier Lud, ne s'était mis en tête d'y installer une presse et d'imprimer des livres. De fait, l'endroit n'est pas

mal choisi : la petite académie fournit à Gauthier Lud éditeurs, traducteurs, correcteurs et illustrateurs *ad hoc* ; de plus, Strasbourg n'est pas loin, avec son université et ses précieux auxiliaires. Ma foi, fort de l'appui généreux du duc, on peut tenter de publier une œuvre d'une certaine envergure dans cette paisible bourgade du bout du monde.

Mais laquelle ? Depuis que, chaque année, de nouvelles découvertes viennent enrichir sa connaissance du monde, l'époque s'intéresse à la géographie. Il existe un grand classique en la matière, la *Cosmographie* de Ptolémée ; avec ses commentaires et ses cartes, elle passe depuis des siècles en Europe, dans les cercles érudits, pour parfaite et inégalable. Accessible depuis 1475 grâce à une traduction latine, elle est l'indispensable ouvrage géographique de référence pour tout homme de culture, les allégations et les représentations cartographiques de Ptolémée ayant valeur d'axiomes, tant son nom faisait autorité. Or, en l'espace de vingt-cinq ans, la connaissance du cosmos a progressé plus qu'au cours des siècles précédents, et voilà que, tout à coup, après avoir surpassé pendant mille ans tous les cosmographes et géographes qui lui ont succédé, ce savant est pris en défaut et frappé d'obsolescence³ par une poignée d'aventuriers et d'intrépides navigateurs. Toute réédition de la *Cosmographie* se devra donc d'abord de corriger l'originale, de la compléter et de reporter sur les cartes anciennes les côtes et les îles récemment découvertes à l'ouest. L'expérience doit corriger la tradition et quelques discrètes rectifications conférer une légitimité nouvelle à ce respectable classique de la science, si l'on veut que Ptolémée conserve sa réputation de chef de file de la géographie et son œuvre son aura d'inaffabilité. Nul avant Gauthier Lud n'avait encore eu l'idée de restituer sa perfection à cet ouvrage désormais imparfait. C'est une lourde responsabilité, une entreprise ambitieuse qui sied parfaitement à notre cénacle d'érudits disposés à faire œuvre commune.

En considérant sa petite équipe, l'imprimeur Gauthier Lud, qui est aussi secrétaire du duc et chapelain – autrement dit un homme cultivé et de surcroît aisé –, doit avouer qu'il n'aurait guère pu mieux tomber. Pour dessiner et graver les cartes, il peut compter sur un jeune mathématicien excellent géographe, Martin Waldseemüller, qui publiera ses ouvrages savants sous son nom hellénisé de Hylacomylus comme le veut alors l'usage. Fraîchement émoulu de l'université de Bresgau, Waldseemüller allie l'audace et la vigueur de ses vingt-sept printemps à un solide bagage intellectuel, et son talent de dessinateur assurera pendant des siècles à ses cartes une place éminente dans l'histoire de sa discipline. Vient ensuite un jeune poète, Matthias Ringmann – *alias* Philesius –, versé dans l'art de bien tourner les épîtres liminaires⁴ et de polir brillamment les textes latins. Enfin, un traducteur habile complète le tableau : il s'agit de Jean Basin, rompu aux langues anciennes et modernes comme tout humaniste qui se respecte. Avec cette pléiade de clercs, on peut s'atteler en toute quiétude à la révision du fameux ouvrage. Mais sur quelles données se fonder pour décrire les zones récemment découvertes ? N'est-ce pas un certain Vesputius qui, le premier, a mentionné ce « Nouveau Monde » ? Il semble que Matthias Ringmann ait déjà publié le *Mundus Novus* à Strasbourg en 1505 sous le titre *De Ora Antartica*. C'est lui qui conseille d'ajouter, en complément au texte de Ptolémée, la traduction latine de la *Lettera*, encore inconnue en Allemagne.

Voilà qui constitue en soi un début fort honnête et des plus honorables, mais la vanité des éditeurs va jouer un tour à Vespucci et fomenter le deuxième de ces nœuds dramatiques que la postérité aimerait bien serrer autour du cou de cet innocent. Au lieu de dire simplement la vérité, c'est-à-dire qu'ils se bornent à traduire en latin la *Lettera* – les récits des quatre voyages de Vespucci – à partir de sa version florentine, donc de l'italien, nos humanistes de Saint-Dié inventent une histoire romanesque. Le double dessein en est visiblement de donner plus d'éclat à leur publication et de rendre un hommage public à leur mécène,

le duc René. Ils font croire au lecteur qu'Amerigo Vesputius, le célèbre géographe qui a découvert ces nouveaux mondes, est un ami personnel de leur duc et lui aurait directement adressé en Lorraine cette *Lettera*, dont leur édition serait la première publication. Quel hommage à leur prince ! Outre au roi d'Espagne, c'est à leur roitelet de province que cet homme célèbre, le grand érudit de l'époque, réserve l'exclusivité de ses récits ! Pour accréditer cette pieuse fiction, la « Magnificenza » italienne, dédicataire initiale, se mue en *illusterrimus rex Renatus⁵*, et, pour mieux brouiller les pistes et celer qu'il s'agit d'une traduction de l'original italien, une note précise que, Vespucci ayant envoyé son texte en langue française, c'est l'*insignis poeta⁶* Johannes Basinus (Jean Basin) qui l'a traduit « du français » (*ex gallico*) « en un latin de bon aloi » (*qua pollet elegantia latina interpretavit*). À y regarder d'un peu plus près, la supercherie de nos ambitieux se révèle assez transparente, car l'*insignis poeta* a travaillé de manière bien trop superficielle pour « estomper » tous les passages qui trahissent l'origine italienne du texte. Basin laisse ainsi Vespucci tenir au roi René des propos qui n'ont de sens que pour Médicis ou Soderini, notamment lorsqu'il évoque le temps de leurs études communes à Florence chez son oncle Antonio Vespucci. Ou bien il lui fait nommer Dante *poeta nostro*, ce qui n'est évidemment plausible que s'il s'agit d'un Italien s'adressant à un autre. Il n'empêche : des siècles vont s'écouler avant que ne soit éventée cette supercherie, dont Vespucci est aussi innocent que du reste. Et il n'y a pas très longtemps que nombre d'ouvrages ont renoncé à présenter le duc de Lorraine comme l'authentique destinataire de ces quatre récits de voyage. Ainsi voit-on toute la gloire et toute l'ignominie de Vespucci s'édifier sur la base d'un livre imprimé à son insu dans un coin perdu des Vosges.

Mais l'époque, elle, ignore tout des dessous de cette affaire et de ces pratiques. Ce que voient libraires, savants, princes et marchands, c'est que, un beau jour, le 25 avril

1507, paraît à la Foire aux livres un ouvrage de cinquante-deux pages intitulé : *Cosmographiæ introductio. Cum quibusdam geometriæ ac astronomiæ principiis ad eam rem necessariis. Insuper quatuor Amerigo Vespuccii navigationes. Universalis cosmographiæ descriptio tam in solido quam plano eis etiam insertis quæ in Ptolomeo ignota a nuperis reperta sunt.* (*Introduction à la cosmographie comprenant quelques principes essentiels de géométrie et d'astronomie. Suivie des quatre voyages d'Amerigo Vespucci et d'une description [carte] du monde, tant en surface plane qu'en projection sphérique, incluant toutes ces terres inconnues à Ptolémée qui furent découvertes récemment.*)

En ouvrant cet opuscule, le lecteur s'expose d'abord aux épanchements lyriques des éditeurs fermement décidés à exhiber leurs talents : un petit poème en latin de Matthias Ringmann dédié à l'empereur Maximilien, suivi d'un avertissement de Waldseemüller – *alias Hylacomylus* – déposant, lui, l'ouvrage aux pieds de l'empereur. Une fois que nos deux humanistes auront pu donner libre cours à leur vanité, commencera le texte savant de Ptolémée, auquel succèdent, après une brève introduction, les quatre voyages de Vespucci.

Grâce à cette publication de Saint-Dié, la renommée d'Amerigo Vespucci a fait des progrès notables. Mais il n'est pas encore au faîte de sa gloire, loin de là. Sur la page de titre de l'anthologie italienne *Paesi nuovamente retrovati*, son nom était présenté, de manière assez ambiguë, comme celui du découvreur du Nouveau Monde ; toutefois, dans le corps de l'ouvrage, ses voyages étaient traités sur le même pied que ceux de Colomb et des autres navigateurs. En revanche, dans la *Cosmographiæ introductio*, le nom de Colomb n'est plus mentionné – un hasard peut-être dû à l'ignorance de nos humanistes vosgiens, mais un hasard lourd de conséquences ! Car l'éclat et le mérite de la découverte retombent de tout leur poids sur le seul Vespucci. Au deuxième chapitre, contenant la description du

monde connu de Ptolémée, on peut lire que les limites en furent certes repoussées par d'autres explorateurs, mais que « c'est Americo Vesputio qui dévoila vraiment cette découverte à l'humanité » (*nuper vero ab Americo Vesputio latius illustratam*). Au cinquième chapitre, Vespucci est expressément consacré « découvreur de ces nouvelles terres » (*et maxima pars Terræ semper incognitæ nuper ab Americo Vesputio repertæ*). Et au septième, fuse soudain la suggestion qui jouera un rôle majeur pour la postérité : Waldseemüller glisse une proposition de son cru en évoquant la *quarta orbis pars* (« quatrième partie du globe »), *quam quia Americus invenit Amerigem quasi Americi terram, sive Americam nuncupare licet* (« qu'il serait licite de nommer désormais Terre d'Americus ou America, puisque c'est Americus qui l'a découverte »).

Ces trois lignes sont le véritable acte de baptême de l'Amérique. C'est sur cette feuille *in-quarto* que son nom, pour la première fois, est coulé en lettres de plomb et imprimé en moult exemplaires. Si l'on fait du 12 octobre 1492, jour où Christophe Colomb vit scintiller la côte de Guanahani du pont de la *Santa María*, la véritable date de naissance du nouveau continent, force est de reconnaître que ce 25 avril 1507 où la *Cosmographiæ introductio* sort des presses constitue bien le jour de son baptême. Cet obscur humaniste de vingt-sept ans perdu au fin fond des Vosges ne fait d'abord qu'avancer une proposition, puis son idée le séduit tellement qu'il la réitère avec insistance. Au neuvième chapitre, Waldseemüller détaille sa suggestion sur tout un paragraphe : « À présent, écrit-il, ces parties du globe (Europe, Afrique, Asie) ont été largement explorées et une quatrième en a été découverte par Amerigo Vespucci. Je ne vois point d'objection à ce qu'on appelle cette nouvelle région Amerigo, c'est-à-dire terre d'Amerigo, du nom du savant homme qui l'a découverte, ou America, puisque l'Europe et l'Asie ont reçu des noms féminins. » Citons ses termes latins : « *Nunc vero et hae partes sunt latius lustratæ et alia quarta pars per Americum Vesputium (ut in sequentibus audietur) inventa est, quam non video cur quis*

iure vetet ab Americo inventore sagacis ingenii viro Amerigem quasi Americi terram sive Americam dicendam ; cum et Europa et Asia a mulieribus sua sortita sunt nomina. » Et Waldseemüller de faire imprimer le mot *America* en marge du paragraphe et de le reprendre sur le planisphère qui accompagne l'ouvrage. Voici ce simple mortel, Amerigo Vespucci, paré à son insu de l'aura de l'immortalité, et l'Amérique de ce nom « Amérique », qu'elle conservera jusqu'à la fin des temps.



© Archives Flammation

La grande carte de Waldseemüller, « extrait de naissance de l'Amérique ».

« Mais quelle absurdité ! » s'exclamera peut-être le lecteur indigné. Comment un géographe provincial de vingt-sept ans peut-il avoir le front de décerner à un homme qui n'a jamais découvert l'Amérique et a tout juste commis trente-deux pages de récits passablement contestables l'honneur de baptiser de son nom cet immense continent ?

Or, cette indignation qui reflète uniquement notre perspective contemporaine est bien anachronique et très éloignée du contexte de l'époque. De nos jours, en prononçant le mot « Amérique », nous commettons d'instinct l'erreur d'y associer l'immense continent qui va de l'Alaska à la Patagonie. Mais, en l'an 1507, ce bon Waldseemüller et ses contemporains n'imaginent pas un instant l'étendue de ce *Mundus Novus* fraîchement découvert. Un coup d'œil sur les cartes du début du XVI^e siècle suffit à nous montrer comment la cosmographie de l'époque se représentait à peu près le Nouveau Monde. On y voit quelques blocs de terres informes, grignotées sur les bords par la curiosité des explorateurs, nageant au milieu d'une soupe de couleur foncée, censée représenter la mer. Le petit fragment d'Amérique du Nord où accostèrent Cabot et Corte Real⁷ reste collé à l'Asie, si bien qu'on se figurait alors couvrir en quelques heures la distance de Boston à Pékin. La Floride est dessinée sous la forme d'une grande île à côté de Cuba et d'Haïti, et une vaste mer s'étend à la place de l'isthme de Panamá qui relie l'Amérique du Nord à celle du Sud. Un peu plus au sud, figure cette nouvelle terre (notre actuel Brésil), qui a la forme d'une grande île ronde, rappelant un peu l'Australie ; sur les cartes elle est nommée *Terra Sancta Crucis* ou *Mundus Novus* ou *Terra dos Papagaios* – autant de noms rébarbatifs et bien incommodes pour un nouveau pays. Amerigo Vespucci ayant été le premier à décrire et à révéler ce littoral en Europe – et non à le découvrir, mais cela Waldseemüller l'ignore –, le géographe ne fait que se conformer à une tradition bien établie en proposant son nom. Les Bermudes furent baptisées d'après Juan Bermudez, la Tasmanie d'après Tasman, Fernando Po d'après Fernando Po⁸ – pourquoi ce nouveau pays ne pourrait-il porter le nom de l'homme qui en divulguera la découverte ? Ce n'est qu'un geste aimable, une simple marque de reconnaissance envers l'érudit qui fut le premier à affirmer que ce pays découvert ne faisait pas partie de l'Asie, mais constituait *quartam pars mundi*, « une nouvelle partie du monde » – et en cela réside effectivement

le vrai mérite historique de Vespucci. Qu'avec cette assignation bien intentionnée, Waldseemüller attribue du même coup à Vespucci la découverte, non d'une seule île nommée Santa Cruz, mais de tout un continent allant du Labrador à la Patagonie, et que, par la même occasion, il en spolie Colomb, à qui elle revenait, voilà bien une chose qui lui échappe totalement. Comment aurait-il pu s'en douter, puisque Colomb lui-même n'en a pas idée, lui qui jure ses grands dieux que Cuba est la Chine et Haïti le Japon ? L'attribution de ce nom *America* ajoute ainsi une nouvelle erreur à ce sac de nœuds déjà fort embrouillé. Jusqu'à maintenant, tous ceux qui ont touché au problème Vespucci – parfois avec la meilleure volonté du monde – n'ont fait que le rendre plus inextricable et, partant, plus insoluble.

C'est donc en réalité par l'effet d'un simple malentendu et d'un double hasard que l'Amérique s'appelle « Amérique ». Car s'il avait plu à l'*insigni pœtæ* Jean Basin de traduire comme tant d'autres le nom Amerigo par Albericus au lieu d'Americus, New York et Washington seraient aujourd'hui situées en Albérique et non en Amérique. Mais ce nom, *America*, est maintenant coulé en lettres de plomb, ses sept lettres reliées pour l'éternité en un mot, et, désormais, ce vocable va passer de livre en livre et de bouche en bouche, inoubliable, irrésistible. Le nouveau mot s'installe, il s'impose, non par la seule proposition fortuite de Waldseemüller ou en vertu de la logique et du droit, de l'illogisme et du non-droit, mais grâce à la puissance phonétique qui l'habite. *America* – le mot s'ouvre, puis se clôt en vibrant sur la voyelle la plus sonore de l'alphabet et il fait alterner les autres avec virtuosité. Il se prête aux cris d'enthousiasme, se fixe dans les mémoires, c'est un mot puissant, sonore et viril, qui va comme un gant à un pays jeune, à un peuple fort et ambitieux. Bien malgré lui, en baptisant ce monde surgi du néant d'un nom équivalent à « Asie », « Europe » et « Afrique », le petit géographe de Saint-Dié a commis une erreur historique qui fait sens.

C'est un mot conquérant. Il regorge de force et refoule impétueusement toutes les autres appellations – quelques années après la parution de la *Cosmographiae introductio*, il a déjà effacé des livres et des cartes les noms de *Terra dos Papagaios*, *Isla de Santa Cruz*, *Brazzil* et *Indias Occidentales*. C'est un mot conquérant dont le butin grossit à vue d'œil, mille fois, cent mille fois plus que le bon Martin Waldseemüller n'aurait pu l'imaginer. En 1507, « Amérique » ne désigne encore que le littoral septentrional du continent, la côte brésilienne, tandis que le Sud, avec l'Argentine, s'appelle *Brasilia Inferior*. Se serait-on contenté de baptiser du nom d'Amerigo le littoral décrit par Vespucci (l'idée de Waldseemüller) ou même tout le Brésil, nul n'aurait accusé d'escroquerie le navigateur florentin. Mais en quelques années, ce vocable *America* rafle tout le littoral brésilien, l'Argentine, le Chili, autant de contrées que le Florentin n'avait ni atteintes ni même aperçues. Tout ce qu'on peut découvrir au sud de l'équateur, à droite, à gauche, en haut ou en bas, devient le pays de Vespucci. Environ quinze ans après le livre de Waldseemüller, toute l'Amérique du Sud s'appelle déjà « Amérique ». Les grands cartographes ont capitulé devant la volonté du petit maître d'école de Saint-Dié : Simon Grynaeus dans son *Orbis novus* et Sebastian Münster⁹ sur ses mappemondes. Mais le triomphe n'est pas encore complet. La grandiose Comédie des erreurs n'est pas encore terminée. Les cartes séparent toujours, comme deux mondes distincts, l'Amérique du Sud de l'Amérique du Nord, d'une part parce que, dans son ignorance, l'époque rattache cette dernière à l'Asie, d'autre part parce qu'on l'imagine séparée du continent d'Amerigo par un détroit. Enfin, la science va comprendre que ce continent forme une entité allant d'une mer de glace à une autre et qu'un seul nom doit réunir ses composantes. On assiste alors à la formidable montée en puissance de ce mot fier et invincible, produit bâtard d'une erreur et d'une vérité, qui va engranger un immortel butin. Dès 1515, dans un petit traité qui accompagnait sa mappemonde, un géographe de Nuremberg nommé Johannes Schöner avait proclamé haut

et fort que l'Amérique, *Americam sive Amerigem*, était bien *novum Mundum et quartam orbis partem* (« le quatrième continent du monde »). Et en 1538, Mercator, le phénix des cartographes, dessine le continent d'un seul tenant – tout comme nous – sur sa mappemonde et inscrit « Amérique » sur les deux parties, A M E sur le Nord, et R I C A sur le Sud. Dès lors, c'est ce nom et lui seul qui fait autorité. En l'espace de trente ans, Vespucci a conquis, pour lui-même et sa gloire posthume, le quatrième continent du globe.

Ce baptême donné sans l'assentiment et même à l'insu du parrain est un épisode unique en son genre dans l'histoire de la gloire humaine. Deux mots : *Mundus Novus* ont valu à un homme la célébrité, trois lignes d'un petit géographe lui valent l'immortalité. Le hasard et l'erreur ont produit là une comédie d'une audace inédite. Mais voici que, aussi habile à sublimer le tragique qu'à produire des rebondissements comiques, l'histoire imagine un revirement particulièrement savoureux dans cette Comédie des erreurs. À peine connue du public, la suggestion de Waldseemüller est reprise avec enthousiasme. Les éditions se succèdent, toute nouvelle publication de géographie adoptant ce nouveau nom *America*, inspiré de celui de son *inventor* Amerigo Vespucci. Les cartographes les premiers inscrivent docilement ce nom sur leurs cartes. Le mot « Amérique » est partout, sur tous les globes, toutes les gravures sur acier, dans tous les livres, toutes les lettres – partout, sauf sur une seule et unique carte publiée en 1512, six ans après celle de Waldseemüller où figurait le nom Amérique pour la première fois. Quel géographe récalcitrant s'insurge donc contre le nouveau nom ? Si grotesque que cela puisse paraître, c'est précisément celui qui l'a inventé : Waldseemüller en personne. A-t-il pris peur, tel l'apprenti sorcier du poème de Goethe qui, après avoir métamorphosé un pauvre balai en créature déchaînée, avait oublié la formule magique pour calmer l'esprit invoqué¹⁰ ? Quelque avertissement – émanant peut-être de Vespucci lui-même –

lui a-t-il fait prendre conscience du tort causé à Colomb en attribuant son exploit à celui qui en avait reconnu la portée ? On l'ignore et on ne saura jamais pourquoi c'est justement Waldseemüller qui voulut ôter au nouveau continent ce nom « Amérique » qu'il lui avait inventé. Mais il est déjà trop tard pour corriger l'erreur. La vérité rattrape rarement sa légende. Une fois lancé, un mot tire sa force du monde qui l'a enfanté et vit sa vie, indépendamment de celui qui la lui a donnée. Le petit individu isolé qui a prononcé le premier le mot « Amérique » tentera en pure peine de l'étouffer honteusement, de le faire taire – le mot vibre déjà dans l'air, il bondit de lettre en lettre, de livre en livre, de bouche en bouche, il vole au-dessus des espaces et des époques, irrésistible, immortel, car il est à la fois idée et réalité.

La grande querelle commence

1512. Un cercueil suivi d'un modeste cortège est porté d'une église de Séville à sa dernière demeure. Des funérailles discrètes, sans aucune pompe : ce n'est ni un nanti ni un gentilhomme qu'on enterre ici. Il s'agit d'un de ces fonctionnaires du roi, le *piloto mayor* de la *Casa de Contratación*¹, un certain Despuchi ou Vespuche. Dans cette ville étrangère, personne n'imagine que le quatrième continent du globe va porter le nom de cet homme, et ni les historiographes ni les chroniqueurs ne prennent note de cette disparition anodine. Trente ans après, on lit encore dans les livres d'histoire qu'Amerigo Vespucci est mort aux Açores en 1534. Le parrain de l'Amérique disparaît dans l'indifférence générale, tout comme fut inhumé l'*adelantado* Christophe Colomb, grand amiral de la Nouvelle Inde, en 1506 à Valladolid, sans qu'un roi ou un duc daigne suivre sa dépouille ni qu'un chroniqueur de l'époque veuille bien l'annoncer au monde.

Deux tombes discrètes à Séville et à Valladolid. Deux hommes qui se sont souvent croisés de leur vivant sans s'éviter ni se haïr. Deux hommes animés d'une même curiosité féconde, qui se prêtèrent assistance de bon cœur, loyalement. Or, voici qu'au-dessus de leurs tombes s'enflamme une âpre querelle. À leur insu, la gloire de l'un luttera contre celle de l'autre ; le malentendu, l'incompréhension, la passion de la recherche et la manie d'avoir raison ne cesseront de raviver entre les deux grands navigateurs une rivalité qui n'exista pas de leur vivant. Mais tout ce conflit et tout ce tapage, eux-mêmes le percevront aussi peu que les paroles inintelligibles soufflées par le vent sur leurs sépultures.

Dans cette lutte grotesque d'une gloire contre l'autre, c'est d'abord Colomb le grand perdant. Vaincu, humilié, il meurt quasiment dans l'oubli. Homme d'une seule idée et d'un seul acte, il a eu son heure de gloire lorsque cette idée s'est incarnée dans cet acte et que la *Santa María* a accosté sur la

plage de Guanahani, après avoir traversé pour la première fois l'océan Atlantique réputé infranchissable. Le grand Génois a déjà une réputation de fou, d'extravagant, de rêveur fantasque et confus – elle ne va que trop se confirmer. Car il ne peut se départir de la chimère qui l'a poussé à agir. Quand il annonce avoir abordé les royaumes les plus riches du globe et promet de rapporter de l'or, des perles et des épices de cette « Inde » qu'il a enfin atteinte, on veut bien le croire. On arme une puissante flotte, quinze cents hommes se disputent l'honneur de faire partie du voyage vers cet Ophir², cet Eldorado qu'il affirme avoir vu de ses yeux, et la reine lui remet, pliées dans de la soie, des lettres de créance pour le Grand Khan, à Quinsay³. Or voici qu'il revient de ce grand périple avec quelques centaines d'esclaves faméliques – que la pieuse reine se refusera à vendre. Quelques centaines d'esclaves, et l'illusion tenace d'avoir été en Chine et au Japon. Et moins cette illusion se vérifiera, plus elle se fera confuse et aberrante. Ainsi, à Cuba, le voit-on réunir ses hommes et les contraindre – sous la menace de cent coups de fouets – à jurer devant un *escribano* (un notaire) que Cuba n'est pas une île mais bien la terre de Chine. Les marins impuissants haussent les épaules devant sa folie et signent sans le prendre au sérieux ; ce serment extorqué n'empêche pas Juan de la Cosa⁴ de dessiner tranquillement sur sa carte Cuba sous sa forme d'île. Colomb ne désarme pas et écrit à la reine que « seul un canal le sépare encore de la Chersonèse d'Or de Ptolémée (la presqu'île de Malacca⁵) et que Panamá n'est pas plus éloigné du Gange que Pise de Gênes ». Au début, ces folles promesses font sourire à la cour, puis elles commencent à fâcher. Les expéditions coûtent leur poids d'argent et que rapportent-elles ? Des esclaves malingres et faméliques au lieu de l'or promis, et la syphilis en guise d'épice. Les îles dont la Couronne lui a confié l'administration sont le théâtre de sinistres boucheries et se couvrent de cadavres. En l'espace d'une décennie, un million d'indigènes périsse rien qu'à Haïti ; tombés dans la pauvreté, les immigrants se rebellent ; tous les courriers,

ainsi que les colons désabusés qui ont fui ce « paradis terrestre », relatent des épisodes de cruauté à faire dresser les cheveux sur la tête. L'Espagne doit se rendre à l'évidence : cet extravagant sait seulement rêver et point gouverner. Du pont de son navire, la première chose qu'aperçoit le nouveau gouverneur Bobadilla⁶ sont les gibets où se balancent au gré du vent les dépouilles de ses compatriotes. On rapatrie les trois frères Colomb les fers aux pieds et on aura beau s'en repentir et lui restituer sa liberté, son honneur et son titre, le crédit de l'amiral est définitivement ruiné en Espagne.

Quand il accoste, son navire n'est plus attendu ni accueilli avec fièvre. Quand il demande audience à la cour, on élude sa requête, et le vieillard qui a découvert l'Amérique doit mendier la faveur de s'y rendre à dos de mule. Cela ne l'empêche pas de redoubler de promesses extravagantes. Ne promet-il pas à la reine de trouver « le paradis » lors de son prochain voyage et au pape de monter une croisade pour « délivrer Jérusalem » par cette route bien plus courte !

À l'humanité pécheresse, il annonce dans son « Livre des prophéties » que le monde disparaîtra dans cent cinquante ans. À la fin, plus personne ne prête l'oreille aux propos du *fallador* (« bavard ») ni à ses *imaginacões com su Ilha Cipangu* (« à ses chimères de l'île Cipango »). Les marchands à qui il a fait perdre de l'argent, les érudits qui méprisent ses aberrations géographiques, les colons qu'il a déçus après ses grandes déclarations et les fonctionnaires qui lui envient sa position, tous commencent à se liguer contre l'« amiral de Mosquitoland ». Écarté, le vieil homme reconnaît, contrit : « J'avais dit avoir accosté dans des royaumes richissimes. J'ai parlé d'or, de perles, de pierres précieuses, d'épices, et ne pouvant produire tout ceci de suite, je me suis couvert de honte. » En 1500, en Espagne, Christophe Colomb est un homme fini, et quand il meurt en 1506, il est quasiment tombé dans l'oubli.

Les siècles suivants eux aussi se souviennent à peine de lui : c'est une époque où le temps s'accélère. Chaque année amène de nouveaux exploits, de nouvelles découvertes, de nouveaux noms, de nouveaux triomphes, et à de tels moments les prouesses de la veille sont vite dépassées. Vasco de Gama et Cabral reviennent des Indes ; eux ne rapportent pas quelques esclaves nus et de vagues promesses, mais tous les trésors de l'Orient. Grâce au butin de Calicut et de Malacca, le roi Manuel *el Afortunado*⁷ devient le monarque le plus riche d'Europe. Le Brésil est découvert, Núñez de Balboa aperçoit pour la première fois l'océan Pacifique depuis les hauteurs de Panamá. Cortés conquiert le Mexique, Pizarro le Pérou : enfin de l'or, et il coule à flots dans le trésor royal. Magellan contourne l'Amérique et, à l'issue d'un périple de trois ans, son vaisseau amiral *Victoria* regagne Séville après avoir fait le tour de la planète – c'est l'exploit maritime le plus extraordinaire de tous les temps. En 1545, les mines d'argent de Potosí⁸ sont mises en exploitation ; année après année, les navires regagnent l'Europe, pleins à craquer. On parcourt toutes les mers. En l'espace d'un demi-siècle on a fait le tour de tous les pays du globe ou presque : alors que peut bien peser un individu et son acte isolé dans cette odyssée ? Les livres qui conteront sa vie et expliqueront son intuition singulière n'ont pas encore paru. Le voyage de Colomb se fond bientôt dans cette cohorte glorieuse de nouveaux Argonautes, et parce qu'il a rapporté le gain le moins tangible, son époque – qui, comme toutes les époques, pense à sa propre échelle et non à l'échelle de l'histoire – le méconnaît et l'oublie.

Dans l'intervalle, la gloire d'Amerigo Vespucci, elle, a atteint de prodigieux sommets. Quand le monde entier, aveuglé, croyait encore avoir découvert les Indes à l'ouest, lui seul a vu la vérité et compris qu'il s'agissait d'un *Mundus Novus*, d'un nouveau monde, d'un nouveau continent. Il n'a jamais dit que la vérité, n'a promis ni or ni pierres

précieuses. Il s'est contenté d'annoncer que les indigènes avaient évoqué la présence d'or dans ces pays, mais que, en bon adepte de saint Thomas, lui était « lent à croire » : qui vivrait verrait. À la différence des autres explorateurs, il n'a pas pris la mer appâté par l'or et l'argent, mais par idéalisme et soif de découverte. Il n'a pas maltraité les hommes ni détruit leurs royaumes comme tous ces conquistadors criminels : il a observé et décrit les coutumes et les mœurs de ces peuples étrangers en humaniste, en érudit, sans les porter aux nues ni les blâmer. En disciple avisé de Prométhée et des grands philosophes, il a observé la course des nouvelles étoiles, exploré les mers et les terres pour en sonder les mystères et les merveilles. Il ne s'est pas laissé guider par un hasard aveugle, mais par les données scientifiques des mathématiques et de l'astronomie – oui, il est des leurs, se félicitent les érudits, *homo humanus*, c'est un humaniste ! Il sait écrire et il écrit en latin, la seule langue qui à leurs yeux soit digne des choses de l'esprit, il a sauvé l'honneur de la science en la servant, elle, au lieu de succomber à l'attrait du lucre et de l'argent. Le nom de Vespucci inspire à tous les chroniqueurs de l'époque le plus profond respect, que ce soit Pierre Martyr, Ramusio ou Oviedo. Et comme ils ne sont guère plus d'une douzaine à faire autorité, Vespucci passe pour le plus grand navigateur de l'époque.

En fin de compte, cet immense prestige dont il jouit dans les cercles érudits, il le doit au fait assez fortuit que ses deux petits ouvrages – ô combien minces et sujets à caution – ont paru en langue latine, la langue des savants. Car c'est surtout l'édition de la *Cosmographiae introductio* qui lui confère cette éminente autorité. Parce qu'il a été le premier à décrire ce nouveau monde, Vespucci est fêté sans réticence comme celui qui l'a découvert par ces lettrés, pour qui les mots importent plus que les actes. Le géographe Schöner trace le premier la ligne de partage : Colomb n'a trouvé que quelques îles, Vespucci, lui, un nouveau monde. En dix ans, à force de le dire et de l'écrire, on en fait un axiome :

Vespucci est le découvreur du nouveau continent, il est donc légitime que l'Amérique s'appelle « Amérique ».

Durant tout le XVI^e siècle, la gloire fallacieuse de Vespucci brille de tous ses feux. Une seule et unique fois, s'élèvera une légère objection – d'une voix timide. Elle émane de Miguel Servet, un original que Calvin poussa sur le bûcher à Genève et qui eut l'honneur tragique d'être la première victime de l'Inquisition protestante. Servet est un personnage singulier de l'histoire des idées, un électron libre à la fois fou et génial, un perpétuel insatisfait qui se mêle hardiment de tout critiquer et ne peut s'empêcher d'exprimer son opinion avec véhémence dans tous les domaines de la science. Quoique finalement improductif, cet homme possède le don étrange de mettre partout le doigt sur les questions cruciales. En médecine, il est le précurseur de la théorie de Harvey⁹ sur la circulation sanguine ; en théologie, il débusque le point faible de Calvin ; une mystérieuse intuition le fait, sinon les résoudre, du moins soulever constamment les énigmes et, là, il touche le problème décisif de la géographie de son temps. Proscrit par l'Église, il s'est réfugié à Lyon où il exerce la médecine sous un faux nom et publie dans le même temps, en 1535, une nouvelle édition de Ptolémée qu'il annote personnellement. À celle-ci, il joint les cartes de l'édition de Laurent Fries de 1522, qui nomme « Amérique » la partie sud du nouveau continent, conformément à la proposition de Waldseemüller. Mais alors que Thomas Ancuparius, l'éditeur du Ptolémée de 1522, entonnait dans son préambule un hymne à Vespucci sans même mentionner Colomb, Servet est le premier à oser émettre quelques réserves quant à l'excès d'estime dont jouit Vespucci et à la proposition de donner son nom au nouveau continent. En fin de compte, écrit-il, Vespucci « s'est embarqué en tant que marchand et longtemps après Colomb » – *ut merces suas comutaret – multo post Columbum*. La remarque reste prudente, une petite toux d'irritation, pourrait-on dire. Lui non plus

n'imagine pas contester à Vespucci la gloire d'avoir découvert le continent, il souhaite juste qu'on n'occulte pas totalement Colomb. Le problème n'est pas encore posé dans les termes d'une alternative entre Vespucci et Colomb, la querelle de prééminence pas encore ouverte. Tout ce que suggère Servet, c'est qu'on devrait dire : Vespucci *et* Colomb. Il n'a aucune preuve en main, il ne connaît pas exactement la situation historique, mais avec cette méfiance instinctive qui le conduit à flairer les erreurs et à aborder les problèmes sous un angle résolument neuf, Servet, le premier, insinue que la gloire de Vespucci qui a déferlé sur le monde avec la violence d'une avalanche n'est pas tout à fait de bon aloi.

L'objection décisive ne peut provenir que d'un homme qui aura accès à des informations historiques fiables, contrairement à Servet, tributaire à Lyon de livres et de nouvelles plus ou moins sûrs. Et c'est une voix de poids qui s'élèvera contre la gloire indue de Vespucci, une voix devant laquelle durent s'incliner les empereurs et les rois et dont les paroles furent une délivrance pour des millions d'hommes tourmentés, martyrisés. C'est celle du grand évêque Las Casas, qui a dénoncé les atrocités commises par les conquistadors à l'encontre des indigènes avec une telle force de suggestion qu'aujourd'hui encore on ne peut lire ses récits sans frémir. Las Casas, qui atteignit l'âge de quatre-vingt-dix ans, fut le témoin oculaire de tout le temps des Découvertes, et sa passion de la vérité, tout comme son statut de prêtre qui l'élève au-dessus de la mêlée, font de lui un témoin irrécusable. Commencée en 1559 alors qu'il est dans sa quatre-vingt-cinquième année, sa grande histoire de l'Amérique, *Historia general de las Indias*, est de nos jours encore considérée comme la source la plus fiable de l'historiographie de cette époque. Né en 1474, Las Casas est arrivé à Hispaniola (Haïti) en 1502, donc encore du temps de Colomb, et jusqu'à l'âge de soixante-treize ans il a vécu sur le nouveau continent, comme prêtre puis comme évêque

– à l'exception de plusieurs voyages dans sa patrie espagnole. Nul n'est donc plus autorisé ni plus apte que lui à porter un jugement informé et pertinent sur les événements des Découvertes.

Au cours d'un de ses voyages qui le ramène des *Nuevas Indias* en Espagne, Las Casas a dû tomber sur une carte ou un de ces livres étrangers où le nouveau pays figure sous le nom « Amérique ». Probablement aussi surpris que nous, il aura demandé : « Pourquoi l'Amérique ? » L'explication, « Amerigo Vespucci a découvert ce continent », ne pouvait manquer de susciter sa méfiance et sa colère. Car si quelqu'un sait de quoi il en retourne, c'est bien lui, dont le père a en personne accompagné Colomb lors de son deuxième voyage. Il peut attester avoir entendu de ses propres oreilles l'amiral affirmer qu'il « fut bien le premier à ouvrir les portes de cet océan, restées closes depuis tant de siècles ». Par quel artifice Vespucci peut donc se glorifier d'être le découvreur de ce nouveau monde ou passer pour tel ? On a dû opposer à Las Casas l'argumentation d'usage, à savoir que Vespucci ayant découvert le continent américain proprement dit et Colomb seulement les îles situées au large de son littoral, les Antilles, Amerigo pouvait à juste titre être considéré comme le découvreur de ces nouvelles terres.

Voilà qui rend Las Casas fou de colère en dépit de son naturel plutôt clément. S'il affirme cela, ce Vespucci est un fieffé menteur. Nul autre que l'amiral n'a touché le premier le continent, en 1498, à Parias, au cours de son deuxième voyage : du reste, c'est ce qu'atteste le serment solennel d'Alonso de Ojeda¹⁰, en 1516, au procès que le fisc intenta aux héritiers de Colomb et, des cent témoins cités à ce procès, nul n'a osé contester ce fait. En toute justice ce pays devrait se nommer « Colombie ». Comment Vespucci peut-il usurper « l'honneur et la gloire qui reviennent à l'*adelantado* et s'attribuer l'exclusivité de cet exploit ? Où, quand et avec quelle expédition aurait-il touché la terre ferme avant Colomb ? »

Et Las Casas d'éplucher le récit de Vespucci tel qu'il est publié dans la *Cosmographiae introductio*, afin de démontrer la prétendue prétention de ce dernier à la prééminence. Alors intervient derechef dans cette Comédie des erreurs un revirement grotesque, qui complique encore cette affaire inextricable et lui imprime une tournure fatidique. L'édition italienne originale du premier voyage de Vespucci en 1497 rapporte qu'il accoste en un lieu nommé « Lariab ». Coquille ou correction arbitraire ? l'édition latine de Saint-Dié remplace « Lariab » par « Parias », faisant ainsi dire à Vespucci qu'il a touché la terre ferme à Parias dès 1497, soit un an avant Colomb. Pour Las Casas, aucun doute ne subsiste, Vespucci est un imposteur qui a profité de la mort de l'amiral pour se vanter dans « les livres étrangers » (en Espagne on l'aurait eu bien trop à l'œil) d'avoir découvert le nouveau continent. Las Casas démontre que, en réalité, Vespucci s'est embarqué pour l'Amérique en 1499 et non en 1497, mais qu'il se sera bien gardé d'évoquer Ojeda. « Ce qu'Amerigo a écrit pour se rendre célèbre en usurpant honteusement le mérite de la découverte du continent, il l'a fait de façon délibérée », s'enflamme cet homme intègre. Vespucci est un imposteur !

De facto, c'est donc une simple coquille de l'édition latine, le remplacement du mot « Lariab » de l'original par celui de « Parias » qui suscite le courroux de Las Casas face à ce qu'il croit être une imposture préméditée. Il n'empêche que, sans le vouloir, il a mis le doigt sur un point sensible : le flou étrange dans lequel tous les courriers, tous les récits de Vespucci laissent le lecteur sur les objectifs et les résultats réels de ses voyages. Jamais Vespucci ne donne clairement le nom des commandants des flottes, les dates qu'il indique varient d'une édition à l'autre, et les longitudes qu'il relève sont inexactes. Dès qu'on s'avise de vérifier les fondements historiques de ses voyages, on ne peut se défendre du soupçon que, pour d'obscures raisons – sur lesquelles nous reviendrons plus tard –, on a ici brouillé

purement et simplement les faits. Pour la première fois, nous nous approchons du vrai mystère Vespucci qui a occupé des centaines d'années les érudits de toutes nationalités. Dans ses récits, quelle est la part de vérité et la part d'invention – ou, plus crûment, de falsification ?

La suspicion se porte en priorité sur le premier des quatre voyages, celui du 10 mai 1497, que Las Casas a déjà contesté, le seul qui aurait pu assurer à Vespucci une certaine priorité dans la découverte du continent. En effet, il n'est mentionné dans aucun document historique et, à l'évidence, certains éléments ont été empruntés au deuxième voyage effectué avec Ojeda. Même ses défenseurs les plus acharnés n'ont pas pu prouver que Vespucci aurait bien embarqué cette année-là, et ils ont dû se contenter d'hypothèses pour donner une ombre de vraisemblance à cette expédition. Énumérer les preuves et les contre-preuves de l'interminable controverse qui opposa ces savants géographes pourrait remplir un livre entier. Qu'il nous suffise de savoir que les trois quarts d'entre eux récusèrent ce voyage qu'ils tenaient pour imaginaire, tandis que les avocats officieux de Vespucci lui attribuèrent à cette occasion qui la découverte de la Floride, qui celle de l'Amazonie. Toutefois, comme l'immense gloire de Vespucci reposait en grande partie sur ce premier voyage – devenu fort improbable –, cette tour de Babel construite sur un amas d'erreurs, de hasards et de rumeurs ne pouvait que s'ébranler au premier coup de boutoir porté à ses fondements par la philologie¹¹.

Le coup décisif fut assené en 1601 par Herrera dans son *Historia de las Indias Occidentales*. L'historien espagnol n'eut pas à chercher bien loin les arguments, puisqu'il avait accès au livre encore inédit de Las Casas, et c'est donc toujours ce dernier qui s'acharne contre Vespucci. Reprenant les raisons exposées par l'évêque, Herrera démontre et explique que la datation des *Quatuor Navigationes* est inexacte, Vespucci ayant pris la mer avec Ojeda en 1499 et

non en 1497, et il en conclut – sans que l'accusé ait pu prononcer un mot pour sa défense – qu'Amerigo Vespucci, « ce roué, a falsifié sciemment ses récits dans l'intention de voler à Colomb l'honneur d'avoir découvert l'Amérique ».

Le retentissement de cette révélation est colossal. « Comment ? s'écrient les savants, ce n'est pas Vespucci qui a découvert l'Amérique ? Ce sage dont nous admirions la mesure et la modestie exemplaires est un menteur, un imposteur, un Mendes Pinto¹², un scélérat, un de ces charlatans de faux voyageurs ? Car s'il a inventé de toutes pièces un de ses voyages, quel crédit accorder aux autres ? Quelle indignité ! Le nouveau Ptolémée n'est autre qu'un abject Érostrate¹³ qui s'est glissé par ruse dans le temple de la gloire, pour y acheter l'immortalité au prix d'un misérable forfait ! Quelle honte pour la communauté savante, abusée par ses vantardises, d'avoir baptisé de son nom le nouveau continent ! » Le moment n'est-il pas venu de rectifier cette déplorable erreur ? Et frère Pedro Simon de proposer le plus sérieusement du monde en 1627 d'« interdire l'usage de tout ouvrage géographique et de toute carte où figure le nom “Amérique” ».

Le mouvement du pendule s'est inversé. Vespucci est un homme fini, et voici que resurgit glorieusement au XVIIe siècle le nom à moitié oublié de Colomb. Sa résurrection est à la mesure des dimensions du nouveau pays. De toutes les prouesses accomplies, seule la sienne demeure, car les palais de Montezuma¹⁴ ont été pillés et tombent en ruine et les trésors du Pérou sont épuisés. Oubliés tous les faits et méfaits des différents conquistadors ! Seule l'Amérique est une réalité, joyau du globe, terre d'accueil des persécutés, le pays par excellence, le pays de l'avenir. Quel tort n'a-t-on pas fait à cet homme en son temps et aux siècles suivants ! Colomb se mue en figure héroïque qu'on avait sous-estimée, toutes les ombres qui ternissaient son image sont gommées, les épisodes de sa vie idéalisés. Oubliées sa mauvaise gestion et ses chimères

religieuses ! On dramatise les difficultés auxquelles il s'est heurté : on conte comment il entraîne de force ses matelots prêts à se mutiner, comment il est ramené en Espagne dans les fers par de misérables gredins, comment il trouve refuge avec son enfant exsangue au monastère de la Rabida. Pour avoir ignoré son exploit, pour en avoir trop peu fait jadis, on en fait maintenant presque trop, poussé par l'éternel besoin d'inventer des héros.

Mais c'est une très ancienne loi du genre, qui vaut tant pour le drame que pour le mélodrame : toute figure de héros requiert un antihéros, comme la lumière a besoin de l'ombre, Dieu du diable, Achille de Thersite¹⁵, et ce rêveur fou de Don Quichotte du pragmatique et robuste Sancho Pança. Pour mettre en évidence le génie, il faut dénoncer son contraire : les forces terrestres qui lui résistent, les basses œuvres de la sottise, de l'envie et de la trahison. Systématiquement noircis, les adversaires de Colomb –

Bobadilla, petit fonctionnaire intègre et juste¹⁶, et le cardinal Fonseca¹⁷, gestionnaire efficace et sérieux – se métamorphosent en coquins malveillants. Mais l'ennemi idéal est tout trouvé en la personne d'Amerigo Vespucci. En négatif de la légende colombienne se dessine maintenant la légende Vespucci : à Séville se tapit un crapaud venimeux qui crève de jalouse, un petit négociant qui rêve de se faire passer pour un érudit, pour un découvreur. Mais il est bien trop couard pour se risquer sur un bateau ; bien à l'abri derrière ses carreaux, il assiste en grinçant des dents au retour du grand Colomb acclamé par la foule. Il veut lui voler sa gloire ! La faire sienne ! Et tandis qu'on rapatrie dans les fers le noble amiral, ce fourbe compile les livres étrangers et se fabrique des récits de voyages ! À peine Colomb est-il en terre, bien incapable de se défendre, que cet usurpateur, ce charognard, adresse à tous les potentats du monde des lettres mielleuses et des comptes rendus qui le présentent, lui, comme le véritable explorateur du monde. Il les fait imprimer en langue latine – à l'étranger, pour plus de précaution. Il prie et supplie d'innocents lettrés du bout du monde de bien vouloir baptiser ce nouveau continent de

son nom à lui : « Amérique ». Il se glisse insidieusement dans l'entourage de l'ennemi juré de Colomb, de son égal en jalousie, l'évêque Fonseca, et le persuade par la ruse de le nommer, lui qui ne quitte pas son bureau et ignore tout de la navigation, *piloto mayor*, chef de la *Casa de Contratación*, afin d'avoir la main sur l'établissement des cartes. Cela lui donne enfin la possibilité – ces turpitudes sont réellement attribuées à Vespucci – de procéder à sa grande imposture : pilote major responsable de l'édition des cartes, il peut en toute quiétude ordonner que, en regard du nouveau pays, sur toute nouvelle carte, sur tout nouveau globe, figure son nom scélérat : Amérique, Amérique, encore et toujours Amérique. Ainsi le défunt qu'on mit dans les fers de son vivant s'est-il vu une seconde fois dépouillé et outragé, par un gredin, un génie de l'escroquerie, et ce n'est pas son nom mais celui de ce voleur qui orne désormais le nouveau continent.

Telle est l'image de Vespucci au XVII^e siècle : un aigrefin, un faussaire, un menteur. L'aigle qui planait fièrement au-dessus du monde s'est soudain métamorphosé en rongeur répugnant qui fouit la terre, en voleur de sépulture et en voleur. C'est une image injuste, mais elle s'imprime dans l'histoire. Le nom de Vespucci est traîné dans la boue pour des décennies, pour des siècles. Bayle et Voltaire lui donneront chacun un coup de pied dans la tombe, et les manuels scolaires racontent aux enfants dès leur jeune âge l'histoire abjecte de sa gloire usurpée. Sous l'influence de cette légende, même un homme aussi avisé et aussi mesuré que Ralph Emerson¹⁸ écrira trois siècles plus tard (en 1856) : *Strange that broad America must wear the name of a thief. Amerigo Vespucci the pickledealer at Seville, whose highest naval rank was boatswain's mate in an expedition that never sailed, managed in this lying world to supplant Columbus and baptize half the earth with his own dishonest name.* [« Étrange que l'insolente¹⁹ Amérique porte le nom d'un voleur. Cet Amerigo Vespucci, ce petit épicer de Séville, qui ne fut guère plus que sous-pilote d'une expédition qui ne prit jamais la mer, réussit en ce

monde trompeur le tour de force de supplanter Colomb et de léguer son nom de coquin à la moitié du globe. »]

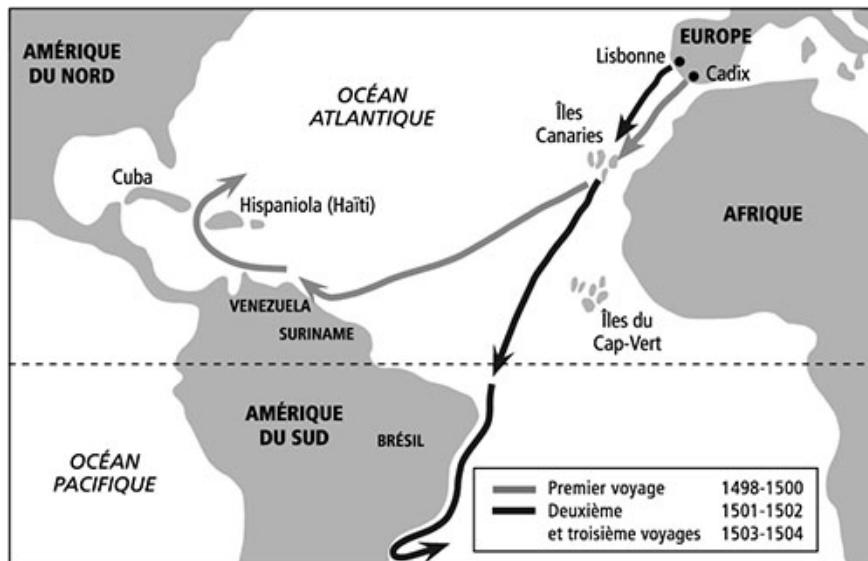
Les documents s'en mêlent

Au XVII^e siècle, Amerigo Vespucci est un homme fini. La querelle autour de son nom, de ses hauts faits ou de ses méfaits semble l'être aussi. Il est détroné, convaincu d'escroquerie, et serait voué à un oubli ignominieux, si l'Amérique ne portait son nom. Mais un nouveau siècle commence, qui refuse d'ajouter foi aux bavardages contemporains ou aux rumeurs séculaires. L'historiographie se démarque peu à peu de la chronique pure et simple. Soucieuse de devenir une science critique, elle se propose de vérifier tous les faits, de contrôler tous les témoignages ; les archives sont passées au crible, les documents examinés et comparés. Dans ce contexte, la réouverture du vieux procès Colomb contre Vespucci qu'on croyait clos depuis longtemps paraît s'imposer.

Ce sont les compatriotes de Vespucci qui en prennent l'initiative. Ils ne peuvent se faire à l'idée que le nom de ce Florentin dont la gloire a si longtemps rejailli sur celle de leur ville à travers le monde reste cloué au pilori ; ils exigent tout d'abord que l'affaire soit réexamnée de fond en comble, sans parti pris. En 1745, l'abbé Angelo Maria Bandini publie la première biographie du navigateur florentin *Vita e lettere di Amerigo Vespucci* et parvient à mettre la main sur toute une série de documents. En 1789, Francesco Bartolozzi l'imitera avec de nouvelles *Ricerche istorico-critiche*. Les résultats de ces recherches semblent aux Florentins si encourageants pour la réhabilitation de leur compatriote que le père Stanislas Canovai prononce, au sein d'une académie, un éloge solennel du *celebro navigator calomnié*, *Elogio d'Amerigo Vespucci*. Dans le même temps, on commence à consulter les archives espagnoles et portugaises. On soulève beaucoup de poussière et, plus on en soulève, moins on y voit clair.

Les plus chiches en informations se révèlent être les archives portugaises. Aucun mot des deux expéditions

auxquelles Vespucci est censé avoir pris part. Aucune mention de son nom dans les livres de comptes. Aucune trace de son *zibaldone*, le journal de bord qu'il dit avoir remis en mains propres au roi Manuel de Portugal. Rien. Pas une ligne, pas un mot. L'un des adversaires les plus acharnés de Vespucci y voit immédiatement la preuve irréfutable qu'Amerigo aura tout simplement inventé ses deux voyages *auspiciis et stipendio Portugallensium* (« encouragés et subventionnés par le Portugal »). Mais c'est une preuve bien fragile que de ne rien trouver dans les actes officiels, trois cents ans après, sur un individu qui n'a ni frété ni commandé d'expéditions. Ainsi Camoens¹, gloire nationale du Portugal, a-t-il servi son pays pendant seize ans et fut-il blessé pour son roi sans qu'une ligne l'évoque dans les registres officiels. Il fut arrêté en Inde et jeté en prison. Où sont passés les actes du procès ou le simple exposé des faits ? Même sur ses voyages, impossible de trouver une ligne. Tout comme a disparu le journal de Pigafetta² sur l'expédition de Magellan, plus mémorable encore. À Lisbonne, les recherches de documents sur la période la plus importante de la vie de Vespucci n'ont rien donné, soit, mais qu'on se souvienne : les archives ne nous en apprennent pas davantage sur les aventures africaines de Cervantès, les années de voyage de Dante et la période théâtrale de Shakespeare. Et pourtant Cervantès s'est battu, Dante a voyagé d'un pays à l'autre et Shakespeare est monté cent fois sur les planches. Les documents ne constituent pas toujours une preuve formelle, leur absence ne prouve rien non plus !



Les voyages d'Amerigo Vespucci.

Les pièces florentines sont plus importantes. Bandini et Bertolozzi dénichent dans les archives de l'État trois lettres de Vespucci à Laurent de Médicis. Il ne s'agit pas d'originaux, mais de reproductions plus tardives, appartenant à la collection d'un certain Vaglianti, qui copiait ou faisait copier par ordre chronologique toutes les informations, lettres et publications relatives aux voyages de découvertes. L'une de ces lettres fut écrite directement du Cap-Vert, pendant le retour du troisième voyage – le premier qui ait été effectué pour le roi de Portugal. La deuxième lettre comporte un récit circonstancié de ce prétendu troisième voyage, donc en substance tout ce qui sera publié ultérieurement dans *Mundus Novus*, moins les retouches littéraires – fort suspectes au demeurant – qui orneront cette publication. Tout cela semble attester le souci de vérité qui animait Vespucci et établir l'existence de cette troisième expédition si hypothétique – qui est à l'origine de sa célébrité grâce au *Mundus Novus*. Vespucci apparaît déjà comme l'innocente victime d'une calomnie sans fondement. Mais voilà qu'il s'y trouve encore une troisième lettre adressée à Laurent de Médicis et que, dans celle-ci – quel fieffé maladroit ! –, il présente son premier voyage de 1497 comme étant celui de 1499, avouant précisément le forfait

dont ses adversaires l'ont accusé, celui d'avoir antidaté ses voyages de deux ans dans l'édition imprimée. Ce récit de sa main démontre sans conteste que lui ou un autre a fabriqué deux voyages à partir d'un seul, et que la prétention d'avoir touché le premier le continent américain est une honteuse imposture – mal ficelée de surcroît. Les soupçons tenaces de Las Casas sont maintenant formellement confirmés. Ceux qui voulaient restaurer l'image de sincérité de Vespucci – ses défenseurs acharnés et ses compatriotes de la *Raccolta Colombiana* n'ont plus d'autre issue que de présenter cette lettre comme un faux, commis *a posteriori*.

Ces documents florentins nous renvoient donc l'image qui nous est familière d'un Vespucci double, toujours ambigu : à la fois collaborateur loyal et modeste rapportant scrupuleusement les faits à son patron Laurent de Médicis et personnage douteux – celui des textes imprimés –, objet de gloire et d'opprobre, un menteur qui se targue de découvertes et de voyages jamais entrepris et qui, à force de vantardises et de mensonges, parvient à léguer son nom à tout un continent. Plus cette pelote d'erreurs roule à travers le temps, plus elle s'embrouille.

Et, c'est étrange, la même divergence des faits se retrouve dans les documents espagnols. On y lit qu'à son arrivée à Séville, en 1492, Vespucci n'était ni un érudit ni un marin expérimenté, mais un modeste employé, le *factor* de la compagnie commerciale Juanoto Beraldí, sorte de filiale de la banque des Médicis à Florence qui s'occupait essentiellement d'équiper les navires et de financer les expéditions. Voilà qui s'accorde assez mal avec l'aura glorieuse d'un Vespucci censé avoir quitté l'Espagne dès 1497 pour commander d'audacieuses explorations. Plus grave encore : du prétendu premier voyage grâce auquel il aurait devancé Colomb dans la découverte du continent, on ne trouve aucune trace dans tous ces documents, ce qui tend à prouver qu'en 1497, au lieu d'explorer les rivages américains comme il est écrit dans ses *Quatuor*

Navigations, il s'adonnait benoîtement à ses activités de commerçant zélé dans son comptoir sévillan.

De nouveau, les documents semblent accréditer toutes les accusations portées contre Vespucci. Mais surprise : ces mêmes archives espagnoles comportent aussi des pièces qui plaident vivement en faveur de son intégrité, alors que les précédentes démontraient sa forfanterie. On y trouve un acte de naturalisation daté du 24 avril 1505 conférant à Amerigo Vespucci la citoyenneté espagnole, « en récompense des bons et loyaux services rendus et à rendre à la Couronne ». On y trouve sa nomination, le 22 mars 1508, au poste de *piloto mayor* de la *Casa de Contratación* (directeur de l'ensemble du service nautique espagnol), qui l'habilité à « instruire les pilotes dans l'utilisation des instruments de mesures, de l'astrolabe et du quadrant et à contrôler leur aptitude à utiliser dans la pratique ces connaissances théoriques ». À ce titre on lui confie, en outre, la mission royale de réaliser un *padrón real*, une mappemonde type reproduisant fidèlement tous les nouveaux rivages, qu'il lui incombera de mettre à jour continûment. Peut-on imaginer la Couronne espagnole, qui dispose des meilleurs marins de l'époque, nommer à ce poste de responsabilité un individu convaincu d'escroquerie, auteur d'ouvrages de voyages inventés de toutes pièces, autrement dit totalement indigne de foi ? Et comment croire un instant que le souverain voisin, le roi de Portugal, ait personnellement invité Vespucci à se joindre à deux flottes appareillant pour l'Amérique du Sud, si ce dernier ne s'était préalablement acquis une solide réputation de navigateur hors pair ? Enfin, la confiance de Juanoto Beraldí, son patron de longue date bien placé pour juger de sa fiabilité, qui lui confie sur son lit de mort le soin d'exécuter son testament et de liquider sa compagnie, ne constitue-t-elle pas une autre preuve de l'intégrité de Vespucci ? Une fois de plus, nous nous heurtons à la même contradiction : dès que l'on consulte un document officiel ayant trait à la vie de Vespucci, il y est présenté comme un homme honnête, fiable et cultivé, mais

dès que l'on se penche sur une publication signée de lui, on n'y trouve que vantardises, mensonges et invraisemblances.

Cependant, ne peut-on être à la fois un excellent marin et un irréductible fanfaron ? bon cartographe et jaloux ? L'affabulation ne passe-t-elle pas depuis la nuit des temps pour le travers classique des marins, et la jalousie des succès d'autrui pour la maladie endémique des savants ? Tout bien considéré, ces documents semblent peu susceptibles de défendre Vespucci contre l'accusation majeure d'avoir soufflé traîtreusement à Colomb la découverte de l'Amérique.

Or voici qu'une voix sort de la tombe pour plaider l'intégrité de Vespucci. C'est un témoin fort inattendu qui vient déposer en sa faveur au fameux procès qui l'oppose au grand amiral : Christophe Colomb en personne ! Peu de temps avant sa mort, le 5 février 1505, donc à un moment où le *Mundus Novus* était connu depuis longtemps en Espagne, Colomb, qui honorait déjà Vespucci du titre d'ami dans un courrier antérieur, adresse à son fils Diego la lettre suivante :

Le 5 février 1505

Mon cher fils,

Diego Méndez est parti d'ici lundi, le trois de ce mois. Depuis son départ, j'ai parlé avec Amerigo Vespuchy qui se rend à la Cour, où il est mandé pour y être consulté sur certains problèmes de navigation. Il a toujours émis le vœu de m'être agréable [*él siempre tuvo deseo de me hacer placer*], c'est un homme de bien [*mucho hombre de bien*]. La fortune ne lui fut pas clémence, comme à bien d'autres, ses efforts ne lui ont pas apporté les avantages qu'il était en droit d'espérer. Il s'y rend [à la Cour] avec le très vif souhait d'obtenir, s'il en a la possibilité [*si a sus manos está*], quelque chose en ma faveur [*que redonde a mi bien*]. D'ici, je ne suis pas en mesure de lui indiquer plus précisément en quoi il pourrait nous servir, car j'ignore ce qu'on veut de lui. Mais il est décidé à faire tout son possible en ma faveur.

Cette lettre constitue l'un des épisodes les plus étonnantes de notre Comédie des erreurs. Ces deux hommes que trois siècles de méprises et de malentendus ont présentés comme des rivaux impénitents, acharnés à se disputer la gloire de léguer leur nom à cette nouvelle terre, étaient en réalité fort

bons amis ! Colomb, que son caractère suspicieux a brouillé avec la quasi-totalité de ses contemporains, rend hommage à l'obligance, à la fidélité de Vespucci, et le charge de défendre ses intérêts à la Cour ! Aucun des deux ne soupçonnait – telle est sans aucun doute la réalité historique – que dix générations de savants et de géographes allaient exciter leur ombre à se livrer une lutte sans merci, pour l'ombre d'un nom. Et aucun d'eux n'imaginait qu'ils allaient devenir tous deux les protagonistes adverses d'une Comédie des erreurs où l'un joue le rôle de l'innocent génie spolié par l'autre, canaille effrontée. Bien évidemment, ils ne connaissaient pas le mot « Amérique » qui mit le feu à cette querelle, et ni Colomb ni Vespucci ne se doutait que, derrière les îles de l'un et le littoral brésilien de l'autre, se cachait un formidable continent. Hommes du même métier également malmenés par la fortune et ignorants de leur immense gloire, ils se comprenaient mieux l'un l'autre que ne les compriront maints biographes peu psychologues, qui leur prêtaient une conscience de leur exploit totalement impensable à l'époque.

Les documents ont donc commencé à parler. Mais leur découverte et leur interprétation ne font qu'enflammer de plus belle la vive controverse au sujet de Vespucci. Jamais trente-deux pages de texte ne furent passées au crible avec autant de minutie que le récit de ses voyages : on en vérifie la crédibilité du point de vue psychologique, géographique, cartographique, historique et technique. L'unique résultat de ces multiples investigations est de voir chacune des parties en présence camper sur ses positions avec une assurance redoublée et produire un luxe de preuves contradictoires, soi-disant plus irréfutables les unes que les autres. C'est tout blanc ou tout noir. Oui c'est un escroc, non c'est un découvreur. On s'amusera à récapituler au passage les thèses défendues sur Vespucci par différentes instances au cours du siècle dernier : il a effectué le premier voyage avec Pinzón³ ; il a effectué le premier voyage avec Lepe⁴. Il s'est

embarqué avec une expédition inconnue pour ce premier voyage ; il n'a jamais fait ce premier voyage, qui est inventé de toutes pièces. Au cours de ce premier voyage, il a découvert la Floride ; il n'a rien découvert du tout, puisqu'il n'a jamais fait ce voyage. Il a été le premier à voir l'Amazone ; il ne l'a vue qu'à son troisième voyage, il l'avait confondu avec l'Orénoque⁵. Il a exploré et baptisé tout le littoral brésilien jusqu'au détroit de Magellan ; il n'en a parcouru qu'une infime partie, et les noms étaient donnés depuis longtemps. C'était un grand navigateur ; non, il n'a jamais commandé un navire, ni une expédition. C'était un grand astronome ; jamais de la vie – tout ce qu'il a écrit sur les constellations est inepte. Les dates qu'il indique sont justes ; les dates qu'il indique sont fausses. C'était un pilote remarquable ; il n'était rien d'autre qu'un *beef contractor* (un épicer) et un ignorant. Ses données sont dignes de foi ; c'est un escroc, un imposteur, un blufleur professionnel. Après Colomb, il est le premier explorateur, le premier navigateur de son temps ! Il fait honneur – il fait honte – à la science. Dans tous les écrits, on expose, on démontre, on justifie ces apologies ou ces réquisitoires avec la même véhémence et la même débauche de prétendues preuves. Et nous revoilà trois cents ans plus tard guère plus avancés : « Qui était Amerigo Vespucci ? Qu'a-t-il fait ? ou pas ? » Y a-t-il une réponse à cette question ? La grande énigme est-elle soluble ?

Qui était Vespucci ?

Nous avons tenté de raconter, en suivant son déroulement chronologique, la grande Comédie des erreurs qui s'est jouée pendant trois siècles autour de la vie d'Amerigo Vespucci et qui a finalement conduit à baptiser de son nom le nouveau continent. Un homme devient célèbre, on ne sait pas vraiment pourquoi. Libre à chacun de dire si c'est à tort ou à raison, par mérite ou par fraude. Car la gloire de Vespucci n'est pas une gloire véritable, mais une aura diffuse, qu'il doit bien moins à ses actes qu'au jugement erroné qui fut porté sur eux.

La première erreur – ou le premier acte de notre Comédie – fut l'insertion ambiguë de son nom dans le titre du recueil *Paesi retrovati*, suggérant que c'était Vespucci et non Colomb qui avait découvert les nouvelles terres. La deuxième erreur – ou le deuxième acte – fut une coquille de l'édition latine qui écrivait « Parias » au lieu de « Lariab » et suggérait que ce n'était pas Colomb mais Vespucci qui avait touché en premier le continent américain. La troisième erreur – le troisième acte – émanait d'un petit géographe de province proposant de donner le prénom d'Amerigo Vespucci à l'Amérique, sur la foi des trente-deux pages qu'on devait à ce dernier. Jusqu'à la fin de ce troisième acte, c'est un Amerigo Vespucci sans peur et sans reproche qui occupe le devant de la scène de cette comédie picaresque. Il ne devient suspect qu'au quatrième acte, où l'on commence à se demander s'il s'agit d'un héros ou d'un imposteur. Le cinquième et dernier acte qui se déroule à notre époque se doit donc de faire monter la tension et d'amener un revirement inattendu, pour que puisse advenir enfin l'heureux dénouement de cette intrigue habilement ficelée.

Par chance, l'histoire est un excellent dramaturge et, comme elle en use avec ses tragédies, s'entend à clore brillamment ses comédies. Depuis le quatrième acte, on le sait : Vespucci n'a pas découvert l'Amérique, il n'a pas été le premier à en fouler le sol et il n'a même jamais fait ce

premier voyage qui le posa longtemps en rival de Colomb. Mais tandis que les érudits continuent à débattre âprement sur scène du nombre et de la réalité des voyages de Vespucci narrés dans ses livres, un nouveau personnage fait son apparition, qui défend une thèse stupéfiante : ces trente-deux pages, telles que nous les connaissons, n'ont même pas été écrites par Vespucci. Ces écrits qui ont mis le monde en émoi ne sont que des compilations étrangères, irresponsables et arbitraires, qui exploitent sans vergogne le matériau écrit de sa main. Ce *deus ex machina* – qui répond au nom de professeur Magnaghi – opère donc un complet renversement de perspective et nous fait voir le problème sous un éclairage tout à fait neuf. Ses prédecesseurs partaient du principe que Vespucci était bien l'auteur des récits publiés sous son nom. Ils se bornaient à contester la réalité des voyages qu'il contait ; Magnaghi, lui, prétend que Vespucci aurait bien effectué des voyages, mais soutient qu'il est fort douteux qu'il ait lui-même écrit les livres tels qu'ils furent publiés. Ce n'est pas lui qui se serait attribué de faux exploits, d'autres auraient commis et écrit des sottises en son nom ! Pour nous forger une opinion juste de Vespucci, nous serions donc bien avisés d'ignorer ses deux textes imprimés, les célèbres *Mundus Novus* et *Quatuor Navigationes*, et de nous fonder exclusivement sur les trois lettres originales que ses défenseurs présentèrent comme des faux, sans jamais pouvoir en fournir la preuve.

Dans un premier temps, l'idée qu'on ne pourrait rendre Vespucci entièrement responsable des écrits qui circulèrent sous son nom ne laisse pas de nous stupéfier. Que reste-t-il de sa gloire s'il ne fut même pas l'auteur de ces livres ? Toutefois, quand on y regarde de plus près, la thèse de Magnaghi n'est pas si nouvelle qu'il y paraît. En réalité, son intuition que l'invention de ce premier voyage pourrait ne pas être due à Vespucci remonte à l'accusation elle-même. Le navigateur serait alors la victime et non l'auteur de cette imposture. On s'en souvient, c'est l'évêque Las Casas qui, le premier, lui reprochait d'avoir obtenu perfidement ce nom « Amérique » pour cette nouvelle terre en arguant d'un

prétendu voyage qui n'eut jamais lieu. Il l'accusait « d'une grande infamie », « d'une ingénieuse escroquerie » et « d'une injustice grossière ». Mais, en examinant son texte avec attention, on trouve toujours une *reservatio mentalis*, une « réserve mentale », à côté de ces invectives. Certes, Las Casas stigmatise l'escroquerie, mais, toujours, il parle avec prudence d'une escroquerie commise par Vespucci « ou par ceux qui publièrent ses *Quatuor Navigationes* ». Il laisse donc planer l'éventualité qu'on ait pu exagérer le mérite du navigateur sans qu'il le sût. De même Humboldt qui, contrairement aux experts en philologie, ne pensait pas qu'un texte imprimé fût parole d'Évangile, avait, lui, franchement émis le soupçon que Vespucci se serait peut-être trouvé mêlé à cette controverse sans y pouvoir mais : « Des éditeurs de récits de voyage, n'auraient-ils pu commettre cette escroquerie à l'insu d'Amerigo ou se pourrait-il qu'elle résultât d'un style confus et de données imprécises ? »

La clé étant toute forgée, Magnaghi n'a fait qu'ouvrir la porte qui donnait sur un angle de vue différent. De toutes les explications, la sienne me paraît la plus éclairante et la plus logique de toutes, car elle seule résout naturellement cette accumulation de contradictions qui a occupé les esprits pendant trois siècles. D'emblée, il était peu plausible qu'un homme inventât de toutes pièces, dans son livre, un voyage en 1497, et qu'il le situât en même temps, dans une lettre, en 1499 ; ou encore qu'il adressât à deux destinataires distincts de ce petit cercle florentin où les courriers passaient de main en main, des récits de voyage contradictoires, avec des dates différentes et des détails incompatibles. Enfin, il était peu plausible aussi qu'un homme demeurant à Lisbonne allât adresser ses récits à un petit prince de Lorraine et fit imprimer son ouvrage dans cette bourgade perdue de Saint-Dié. En outre, s'il avait voulu publier ou faire publier ses « œuvres », il se serait au moins donné la peine d'en corriger les erreurs grossières qui sautaient aux yeux avant l'*imprimatur*. Ainsi, Vespucci précisait à Laurent de Médicis dans son *Mundus Novus* – sur un ton solennel qui

tranche singulièrement avec le style de ses lettres – qu'il parlait de ce voyage comme du troisième, « car il faisait suite à deux autres voyages vers l'ouest que j'ai entrepris pour le compte de Sa Majesté le roi d'Espagne » (*Vostra Magnificenza saprà come per commissione de questo Ré d'Ispagna mi parti*) ? Qui informe-t-il de l'étonnante nouvelle qu'il a déjà entrepris deux voyages ? Nul autre que le chef d'une maison dont il est l'attaché commercial depuis dix ans et auquel il est censé rendre compte des longs voyages qu'il effectue, au jour et à l'heure près, tout comme il lui détaille au centime près dans ses livres les coûts de l'équipement et les bénéfices des expéditions. C'est aussi crédible qu'un auteur qui enverrait son dernier manuscrit à son éditeur de longue date, qui lui verse régulièrement ses droits d'auteur, en lui faisant part de la nouvelle surprenante qu'il ne s'agit pas de son premier ouvrage, mais qu'il en a publié d'autres auparavant !

Voici le genre d'absurdités et d'incohérences qui jonchent les pages des textes imprimés, lesquelles ne sauraient être portées au crédit de Vespucci. La thèse de Magnaghi est donc fort recevable : les trois lettres manuscrites de Vespucci retrouvées dans les archives, que ses propres défenseurs tenaient pour des faux, seraient les seuls documents fiables que nous ayons de sa main. Force est de considérer les célèbres ouvrages *Mundus Novus* et *Quatre Voyages* comme des publications suspectes, truffées d'apports étrangers et de déformations ou modifications douteuses.

Il n'empêche que taxer les *Quatre Voyages* de pure et simple contrefaçon serait également une erreur grossière, car ces textes utilisent sans nul doute un matériau réellement dû à la plume de Vespucci. En l'occurrence, le procédé de l'éditeur anonyme rappelle cette pratique des antiquaires qui consiste à tirer au mieux parti de l'existant quand, à partir d'un authentique coffret Renaissance, ils en fabriquent deux ou trois ou même tout un ensemble, en lui ajoutant des pièces d'imitation. Garantir l'authenticité complète de la

pièce ainsi obtenue serait aussi erroné que de n'y voir qu'un faux. Cet imprimeur florentin qui tait sagement son nom sur la page de titre avait sans doute entre les mains les lettres de Vespucci aux Médicis – les trois que nous connaissons, et probablement d'autres que nous ne connaissons pas. Il devait être informé du succès foudroyant de celle qui relate le troisième voyage, le *Mundus Novus* : pas moins de vingt-trois réimpressions en toutes langues en quelques années ! Il n'est donc pas surprenant que, connaissant ses autres récits dans leur version originale ou par des copies, il ait été tenté de publier un petit *Recueil des voyages de Vespucci*. Mais le matériau dont il dispose étant trop maigre pour supporter une comparaison avec les quatre voyages de Colomb, cet éditeur anonyme décide de le « gonfler » un peu. Il commence donc par découper en deux parties le texte du voyage de 1499, qui nous est connu, puis il date l'une de 1497 et l'autre de 1499, sans supposer le moins du monde que cette supercherie vaudra à Vespucci une solide réputation de menteur et d'escroc trois siècles durant. Et pour clore rondement cet heureux *mixtum compositum* de vérité et de mensonge, qui deviendra un véritable casse-tête pour les savants de la postérité et vaudra à l'Amérique son nom d'Amérique, il l'agrémentera de quelques détails tirés de diverses lettres et de récits d'autres navigateurs.

Les sceptiques émettront quelques doutes quant à la possibilité d'altérer le texte d'un auteur par des ajouts arbitraires. Qu'à cela ne tienne, le hasard veut que nous puissions démontrer l'utilisation de ces procédés peu scrupuleux dans le cas même de Vespucci. En effet, pas plus tard que l'année suivante, en 1508, un imprimeur hollandais dote ce dernier d'un cinquième voyage et ce, de la façon la plus grossière. L'éditeur anonyme des *Quatre Voyages* avait trouvé la matière de son ouvrage dans les lettres manuscrites de Vespucci, cet imprimeur hollandais trouve, lui, l'occasion de produire un faux avec le récit de voyage du Tyrolien Balthasar Sprenger² qui circule aussi sous forme de manuscrit. Il substitue simplement *Ick Alberigus* (« moi Amerigo ») aux passages de l'original où figure la formule

ego, Balthasar Sprenger, suggérant ainsi au public que ces récits de voyage émanent de Vespucci. Et, le croirez-vous ?, cette attribution désinvolte dupait encore quatre siècles plus tard le directoire de la Société londonienne de géographie, qui annonçait solennellement, en 1892, avoir découvert un cinquième voyage de Vespucci !

Il est donc à peu près certain – et ceci éclaircit une situation, jusque-là fort confuse – que le récit fictif du premier voyage et bien des incohérences qui le firent si longtemps accuser d'escroquerie délibérée ne peuvent être imputés à Vespucci, mais à des éditeurs et imprimeurs peu scrupuleux qui, à son insu, truffèrent ses récits privés de toutes sortes d'ingrédients fallacieux et les publièrent sous cette forme. Mais, s'il a le mérite de tirer notre affaire au clair, ce point de vue soulève une dernière objection de la part des adversaires de Vespucci. Comment se fait-il, observent ces derniers, que, ayant forcément entendu parler avant sa mort en 1512 de ces livres qui le créditaient d'un voyage jamais effectué, Vespucci ne se soit jamais insurgé officiellement contre cette attribution ? N'était-ce pas son devoir le plus élémentaire que de proclamer haut et fort : « Non, ce n'est pas moi qui ai découvert l'Amérique, ce pays porte mon nom à tort » ? Ne se rend-il pas complice, celui qui ne proteste pas contre une imposture parce qu'elle est à son avantage ?

Cette objection ne paraît pas dénuée de fondement. Encore faudrait-il savoir où Vespucci aurait bien pu exprimer son désaccord. Auprès de quelle instance aurait-il pu faire valoir ses objections ? L'époque ignorant la notion de propriété littéraire, les productions manuscrites ou imprimées appartenaient à tout le monde. Chacun était libre d'utiliser à son gré le nom et l'œuvre d'autrui. Où Albrecht Dürer aurait-il pu protester contre les douzaines de graveurs sur cuivre qui apposaient sa signature renommée « A. D. » sur leurs médiocres productions ? Où auraient pu se plaindre les auteurs du premier *Roi Lear* et de la version initiale de *Hamlet* contre l'utilisation de leurs œuvres par Shakespeare

qui les modifiait à sa guise ? Et où Shakespeare, à son tour, aurait-il pu s'insurger contre les pièces d'autrui qui paraissaient sous son nom ? Enfin, que pouvait Voltaire contre ces plomitifs, qui, pour attirer le lecteur, faisaient imprimer leur piètre pamphlet antireligieux ou pseudo-philosophique sous son nom, célèbre dans le monde entier ? Par quels moyens Vespucci aurait-il donc pu s'opposer aux mille et une publications de ses textes de plus en plus dénaturés qui répandaient à travers le monde sa gloire injustifiée ? L'unique possibilité qu'il avait était le bouche à oreille, c'était d'affirmer personnellement son innocence dans les milieux qu'il fréquentait.

Qu'il l'ait fait est l'évidence même. Car, vers 1508-1509, quelques exemplaires de ces livres devaient être parvenus en Espagne. Le roi aurait-il confié la mission d'enseigner aux pilotes de sa flotte l'art de rédiger des rapports précis et fiables à un individu suspecté de faux rapports sur les découvertes, si celui-ci n'avait été lavé de tout soupçon ? Plus encore, l'un des premiers détenteurs de la *Cosmographiae introductio* en Espagne fut Fernando Colombo, le fils de l'amiral, comme l'atteste l'exemplaire annoté de sa main qui nous est parvenu. C'est l'ouvrage même dans lequel on affirmait à tort que Vespucci avait touché la terre ferme avant Colomb. Or non seulement son fils l'a lu, mais il l'a annoté, alors qu'y était proposé pour la première fois de nommer ce nouveau pays « Amérique » ! Et curieusement, tandis que dans la biographie qu'il consacre à son père, Fernando Colombo s'en prend à tous les hommes susceptibles d'avoir jalouxé celui-ci, il n'a pas un mot d'aigreur pour évoquer la mémoire de Vespucci. Ce silence avait déjà étonné Las Casas : « Il est surprenant, écrit-il, que Don Hernando Colón, le fils de l'amiral, homme de grand jugement, qui, je le sais, possédait les *Navigationes* d'Amerigo, ne se soit nullement formalisé du tort que celui-ci causait à son noble père en usurpant son exploit. » Rien ne plaide mieux la cause de Vespucci que le silence du fils de Colomb sur l'attribution fatidique qui priva son père de voir la terre qu'il avait découverte baptisée

glorieusement de son nom : il devait forcément savoir que la méprise s'était produite à l'insu de Vespucci et sans sa complicité.

On s'est donc efforcé, ici, de raconter chronologiquement, avec toute l'objectivité possible, la *Causa Vespucci* tant de fois réexaminée et d'en retracer les origines et les incidences. La difficulté majeure à laquelle nous nous sommes heurtés est ce décalage curieux entre l'homme et sa gloire, entre l'homme et sa renommée. Car, nous le savons maintenant, le mérite effectif de Vespucci ne correspond pas à sa gloire et inversement. Entre celui qu'il était et celui qu'il paraissait être, le contraste est criant, et l'image que sa vie donne de lui tranche étonnamment avec celle que lui confèrent ses écrits. Il faut se remémorer constamment l'origine de sa gloire, pur produit d'interventions étrangères et de hasards insolites, pour parvenir à redonner une unité à sa vie et à ses actes et pouvoir les relater en rétablissant leur cohérence naturelle.



© National Library of Australia, Canberra, Australia/The Bridgeman Art Library

Portrait d'Amerigo Vespucci par Titien (v. 1490-1576).

Ainsi s'impose une conclusion bien modeste au regard de son immense gloire : en réalité la vie de cet homme, qui fut, comme personne, l'objet de l'admiration et de la colère du monde, n'eut rien de remarquable ou de dramatique. Sa biographie n'est ni celle d'un héros ni celle d'un imposteur, c'est tout juste une comédie du hasard dans laquelle il fut impliqué sans le savoir. Amerigo Vespucci naît à Florence le 9 mai 1451³ – soit cent trente ans après la mort de Dante –, de Cernastasio Vespucci, notaire de son état, dont il est le troisième fils. Issu d'une famille prestigieuse qui connut des revers de fortune, il reçoit la formation humaniste en usage dans son milieu au début de la Renaissance. Il apprend le latin, dont il ne maîtrisera toutefois jamais l'expression littéraire, acquiert des connaissances scientifiques et étudie les mathématiques et l'astronomie auprès de son oncle frère

Giorgio Vespucci, un dominicain de San Marco. Rien ne signale chez ce jeune homme des dispositions ou des ambitions particulières. Ses frères fréquentent l'université, mais lui se satisfait d'un emploi commercial dans l'établissement bancaire des Médicis, dirigé à l'époque par Lorenzo di Piero de' Medici (à ne pas confondre avec son père Laurent le Magnifique)⁴. Amerigo Vespucci ne passait donc pas pour une personnalité de Florence, encore moins pour un érudit. Les lettres à ses amis qui nous sont parvenues le montrent occupé de modestes transactions et de banales affaires privées. Sa carrière commerciale dans la maison des Médicis ne semble pas non plus l'avoir porté bien loin, et seul un hasard l'amène en Espagne. Tout comme les Welser, les Fugger et autres marchands allemands ou flamands, les Médicis possédaient des succursales en Espagne et à Lisbonne. Ils finançaient les expéditions vers les nouvelles terres et avaient besoin de se procurer des informations et, surtout, d'investir leurs fonds là où la demande était la plus forte. Or, un employé de leur comptoir sévillan ayant apparemment commis des irrégularités et Vespucci passant à leurs yeux – comme aux yeux de tous ceux qui l'approcheront – pour un homme fiable, doté d'une grande probité, les Médicis l'envoyèrent le 14 mai 1491 dans la compagnie commerciale de Juanoto Berald⁵, leur filiale espagnole. Chez Berald, qui s'occupe essentiellement d'équiper les navires, sa position est, là aussi, parfaitement subalterne. Il a beau se présenter dans ses lettres comme un *mercante fiorentino*⁶, il n'a rien d'un homme d'affaires indépendant, disposant d'un capital et d'un réseau, il est juste le *factor* de Berald, qui gravite lui-même dans l'orbite des Médicis. Mais à défaut d'une position plus enviable, Vespucci obtient la confiance et même l'amitié de son patron. En 1495, quand Berald sent sa fin approcher, il fait de lui son exécuteur testamentaire et c'est à Vespucci qu'incombe la tâche de liquider la compagnie après le décès de l'armateur.

Du jour au lendemain, Amerigo Vespucci se retrouve les mains vides, à l'approche de la cinquantaine. Il lui manque

soit le capital requis soit l'envie de reprendre à son compte l'affaire Beraldì. Que fit-il à Séville, les années suivantes, en 1497 et 1498 ? Nous ne pouvons l'établir aujourd'hui, faute de documents. En tout cas, ce ne furent pas des années fastes – ainsi que l'atteste la lettre ultérieure de Colomb – et cet échec explique le tournant subit de son existence. Ce Florentin intelligent et zélé a gaspillé plus de vingt années de sa vie – presque trente même – dans une position subalterne à gérer les affaires d'autrui. Il n'a ni maison ni femme ni enfant, le terme de sa vie est proche, et il se retrouve seul, sans moyens d'existence assurés. Pourtant, ce temps des Découvertes offre aux audacieux prêts à mettre leur vie en jeu une occasion unique de récolter à la fois la richesse et la gloire. C'est une époque faste aux aventuriers épris de risque, une époque telle que le monde n'en a guère connue depuis. À l'instar de centaines et de milliers de ses contemporains qui n'ont pas prospéré, le petit marchand Amerigo Vespucci, qui est probablement ruiné, décide de tenter sa chance en partant pour la Nouvelle Inde. En mai 1499, Alonso de Ojeda affrète une flotte sur l'ordre du cardinal Fonseca, et Amerigo Vespucci s'embarque avec lui.

À quel titre Alonso de Ojeda le prend-il à son bord, l'histoire ne le dit pas. Au contact quotidien des capitaines, des constructeurs et des fournisseurs, l'attaché commercial de l'armateur Beraldì a dû acquérir un certain nombre de compétences techniques. Il connaît les navires, de la quille à la pointe du mât, et ce Florentin cultivé, dont les facultés intellectuelles l'emportent de beaucoup sur celles de la plupart de ses compagnons de voyage, a mis le temps à profit pour se doter de quelque savoir-faire en matière de navigation. Il a appris à manier l'astrolabe, il s'est familiarisé avec les nouvelles méthodes de calcul des longitudes, il s'est intéressé à l'astronomie et s'est exercé à dessiner les cartes. On peut donc supposer qu'il prend part à l'expédition de Ojeda en tant que pilote ou astronome, et non comme simple négociant.

Quoi qu'il en soit, qu'Amerigo Vespucci ait participé à cette expédition en tant que simple marchand ou en tant que pilote, il revient expert en navigation de ces longs mois de voyages. Cet homme intelligent, curieux, observateur, habile cartographe et bon mathématicien, a forcément acquis des compétences pendant ces mois à bord, et elles lui valent une solide réputation dans les milieux de marins. Car c'est lui que le roi de Portugal charge d'accompagner en qualité de pilote, d'astronome ou de cartographe, la nouvelle expédition qu'il arme pour ces contrées du Brésil découvertes par Cabral et dont Vespucci a exploré le littoral septentrional lors de son voyage avec Ojeda. Cette invitation émanant d'un pays voisin qui ne manque ni de pilotes ni de marins de qualité est une preuve irréfutable de l'estime particulière dont jouit maintenant cet homme jusque-là inconnu.

Vespucci n'hésite pas longtemps. L'expédition Ojeda ne lui a rien rapporté. Après des mois éprouvants et périlleux, il est rentré à Séville aussi pauvre qu'il en était parti. Il n'a pas de position, pas de métier, pas d'affaire à lui, pas de biens ; aussi ne trahit-il nullement l'Espagne en acceptant la prestigieuse invitation portugaise.

Mais cette fois encore, il ne tire de son voyage ni honneur ni profit. Son nom n'est pas plus mentionné que celui du commandant de la flotte à propos de cette expédition. L'unique tâche assignée à cette exploration était de descendre le plus au sud possible en longeant la vaste côte du Brésil pour trouver enfin ce passage tant de fois cherché vers les îles aux épices. On nourrit encore l'illusion fallacieuse que cette *Terra de Santa Cruz* sur laquelle a buté Cabral serait une île de dimension moyenne et qu'il suffirait de la contourner pour accéder aux Moluques, source de toutes les richesses, Eldorado des épices. Ce sera le mérite historique de l'expédition à laquelle se joint Vespucci que de rectifier cette erreur. Les Portugais longent ce littoral, ils passent le trentième degré de latitude, le quarantième, puis le cinquantième. Ce pays n'en finit pas. Ils ont quitté les

zones torrides depuis longtemps, il fait de plus en plus froid, et ils sont finalement contraints d'abandonner tout espoir de contourner cet immense pays nouveau, cette gigantesque barrière fichée en travers de la route des Indes. Mais de ce voyage, assurément l'un des plus audacieux et des plus fantastiques de l'époque, et dont Vespucci dira non sans fierté qu'ils y ont pris la mesure du quatrième continent du globe, cet homme obscur rapporte une contribution inestimable à la science géographique : Vespucci apporte à l'Europe la nouvelle que ce pays découvert n'est ni l'Inde ni une île, mais un *mundus novus*, un nouveau continent, un Nouveau Monde.

L'expédition suivante, entreprise aussi pour le roi de Portugal n'atteint pas son but non plus. Il s'agit encore de trouver la route orientale des Indes – l'exploit qui, plus tard, échoit à Magellan. Cette fois, la flotte descend encore plus au sud, elle semble avoir dépassé de beaucoup le rio de la Plata, mais elle doit rebrousser chemin en raison des tempêtes. De nouveau, Vespucci, qui est déjà dans sa cinquante-quatrième année, débarque à Lisbonne sans sou ni maille, déçu, et – croit-il – totalement inconnu, comme tous ces hommes partis chercher fortune à la Nouvelle Inde et qui ne l'ont pas trouvée.

Pourtant, alors qu'il voguait sous d'autres cieux dans l'autre hémisphère, s'est produit un événement dont Vespucci ne pouvait avoir idée : lui, pauvre petit pilote anonyme, a révolutionné tous les cercles érudits d'Europe ! Après chaque voyage, il rapportait fidèlement ce qu'il avait vu dans ses lettres à son ancien patron et ami Laurent de Médicis. Il tenait en outre des journaux de bord qu'il a remis au roi de Portugal, documents tout à fait privés, destinés, comme ses lettres, à l'information politique et commerciale de ses employeurs. Jamais ne lui serait venue l'idée de se piquer d'érudition ou de littérature et de considérer ces missives privées comme des pièces littéraires ou savantes. Il dit expressément qu'il juge tout ce qu'il écrit *di tanto mal sapore* (« bien trop insipide ») pour se décider à le publier

sous cette forme inachevée, et quand il évoque un projet de livre, c'est pour préciser aussitôt qu'il ne le rédigera qu'« avec l'aide d'hommes érudits ». Il attendra « d'avoir un moment de repos » (*quando saró de reposo*) pour tenter d'écrire – avec l'aide d'hommes érudits – un ouvrage sur ses voyages, susceptible de lui valoir « une petite notoriété » posthume (*qualche fama*). Et voici que, sans qu'il le sache ou qu'il le veuille – derrière son dos, si l'on peut dire –, pendant ses longs mois de navigation sur les mers étrangères, on l'a auréolé d'une réputation de grand écrivain et d'illustre géographe ! La lettre manuscrite qu'il avait écrite à Laurent de Médicis sur son troisième voyage a été traduite, sans doute fort librement, dans un latin de style savant sous le titre *Mundus Novus* et fait sensation dès sa parution. Dans toutes les villes, dans tous les ports, grâce à ces quatre feuilles volantes qui parcourent les pays, on sait désormais que ces terres récemment découvertes ne sont pas les Indes comme le supposait Colomb, mais un nouveau monde, et c'est Albericus Vesputius qui, le premier, a proclamé cette fabuleuse vérité. Et pendant ce temps, l'homme qui passe dans l'Europe entière pour un érudit doublé d'un audacieux navigateur ignore tout de sa gloire et s'efforce tout bonnement de décrocher une position qui lui assurerait une vie modeste et paisible. Il a pris femme à un âge avancé et il est maintenant revenu des affaires, des aventures et des voyages. C'est à cinquante-sept ans qu'il voit enfin son vœu exaucé et obtient ce à quoi il a toujours aspiré : une existence bourgeoise en tant que pilote en chef de la *Casa de Contratación*, avec des émoluments de cinquante mille, puis de soixante-quinze mille maravédis. Dès lors, le nouveau Ptolémée est l'un de ces nombreux Sévillans qui jouissent de la considération due aux fonctionnaires du roi, ni plus ni moins.

Vespucci a-t-il appris dans les dernières années de sa vie l'étendue de cette gloire, que ces erreurs et ces méprises n'avaient cessé de tisser autour de son nom ? A-t-il jamais su qu'on voulait baptiser de son prénom cette nouvelle contrée d'outre-mer ? A-t-il lutté contre cet honneur

injustifié, en a-t-il souri, ou bien s'est-il contenté de faire savoir discrètement à ses proches que ce qu'on lisait dans les livres prenait quelque liberté avec la réalité ? Une chose est sûre, cette formidable gloire qui enfle et se déverse tel un ouragan sur les montagnes, les mers, les pays, les langues, et touche déjà l'autre monde, le Nouveau, ne lui a pas apporté le moindre profit tangible. Vespucci reste aussi pauvre que le jour où il a débarqué en Espagne, si bien que, à sa mort, le 22 février 1512, sa veuve est contrainte de mendier dans des suppliques une misérable pension annuelle de dix mille maravédis. L'unique trésor qu'il lègue, ses journaux de voyages seuls à même de nous révéler la vérité, revient à un neveu négligeant, et ils seront perdus pour la postérité comme tant de récits du temps des Découvertes. Des efforts qui marquèrent cette vie modeste et obscure, il ne reste rien, sinon une gloire contestable qui ne lui revient pas vraiment.

Comme on le voit : cet homme qui a posé pendant quatre siècles une énigme très complexe a mené une existence qui l'est fort peu. Il faut nous résigner à ce constat : Vespucci fut un homme de moyenne envergure. Il ne fut pas le découvreur de l'Amérique, *l'amplificator orbis terratum* (l'explorateur « qui fit reculer les limites de notre monde »), mais il ne fut pas non plus le menteur ou l'escroc qu'on l'accusa d'être. Il ne fut pas un grand écrivain, mais il ne se figurait pas non plus en être un. Ni savant, ni philosophe, ni astronome, ni Copernic⁷ ni Tycho Brahe⁸ ! Peut-être même est-il hasardeux de le placer au rang des grands navigateurs et des explorateurs. Car jamais l'adversité ne lui donna l'occasion de faire preuve d'initiative réelle. Contrairement à Colomb ou à Magellan, jamais aucune flotte ne lui fut confiée et ni son rang ni ses attributions ne l'habilitèrent à inventer, découvrir, ordonner ou commander. Toujours dans l'ombre d'autrui, il ne fut jamais qu'un second couteau. Si l'éclat de la gloire n'en est pas moins tombé sur lui, il ne le doit pas à un mérite particulier ou à de quelconques manigances, mais à la coïncidence, à l'erreur, au hasard, au malentendu. La gloire aurait aussi bien pu tomber sur un

autre épistolier de son expédition ou sur le pilote du navire voisin. Mais on ne refait pas l'histoire, c'est lui qu'elle a élu, et ses décisions sont irrévocables, si erronées, si injustes soient-elles. Grâce à ces deux mots *Mundus Novus* –

apposés à sa lettre par lui-même ou par un éditeur inconnu –, et par ces *Quatre Voyages* – entrepris ou non –, Vespucci a abordé les rivages de l'immortalité. Son nom restera gravé dans le grand livre des gloires humaines, et c'est peut-être le paradoxe suivant qui résume le mieux son apport à l'histoire de la connaissance du monde : Colomb a découvert l'Amérique mais ne l'a pas reconnue et Vespucci, qui ne l'a pas découverte, a reconnu en elle le continent nouveau. C'est bien ce mérite-là qui restera attaché à sa vie et à son nom. Car ce n'est jamais l'acte isolé qui est décisif, mais la conscience qu'on en a et l'effet qu'il produit. Celui qui le rapporte et l'explique est souvent plus important pour la postérité que celui qui l'a accompli, et dans l'imprévisible jeu des forces de l'histoire, une infime impulsion peut avoir des conséquences majeures. Attendre de l'histoire qu'elle soit juste, c'est trop lui demander : souvent, elle confère action d'éclat et immortalité aux hommes simples, aux hommes moyens, tandis qu'elle rejette dans l'anonymat les meilleurs, les plus intrépides et les plus sages.

Il n'empêche : l'Amérique n'a pas à rougir du nom dont on l'a baptisée. C'est celui d'un homme honnête et courageux qui, à l'âge de cinquante ans, se jeta par trois fois dans l'inconnu à bord d'un méchant rafiot sur un océan inexploré, l'un de ces « matelots anonymes » qui, par centaines, risquaient leur vie en courant l'aventure, exposés aux pires dangers. Et peut-être le nom d'un homme ordinaire, issu de la foule anonyme des braves, sied-il mieux à un pays démocratique que celui d'un roi ou d'un conquistador ; en tout cas, il convient mieux que celui d'*« Inde occidentale »*, de *« Nouvelle Angleterre »*, de *« Nouvelle Espagne »* ou de *« Santa Cruz »*. Ce n'est pas la volonté humaine qui fit passer le nom d'un mortel à la postérité, ce fut le destin, qui a toujours raison, même sous le couvert de la déraison. Devant sa volonté suprême nous ne pouvons que nous

incliner. Et aujourd'hui, c'est ce mot-là qui nous vient spontanément à la bouche, le seul concevable, ce mot qu'un hasard aveugle ou malicieux a composé avec allégresse, ce mot sonore et coloré : « Amérique ».

Table

Stefan Zweig et le « parrain de l'Amérique »

Amerigo Récit d'une erreur historique

Amerigo

La situation historique

Pour trente-deux pages, l'immortalité

Un monde reçoit son nom

La grande querelle commence

Les documents s'en mêlent

Qui était Vespucci ?



F l a m m a r i o n

¹. Voir *La Controverse de Valladolid*, de Jean-Claude Carrière (publiée dans la collection « Étonnantes Classiques », Flammarion, 2006).

 [Retour au texte](#)

[2.](#) Stefan Zweig, *Le Monde d'hier, Souvenirs d'un Européen*, trad. Serge Niémetz, Belfond, 1993, p. 375.

[▲ Retour au texte](#)

[3.](#) « Brief an Friderike vom 3. März 1941 » (« Lettre à Friderike du 3 mars 1941 »), in Stefan Zweig, *Briefe 1932-1942*, éd. Knut Beck et Jeffrey B. Berlin., Francfort-sur-le-Main, S. Fischer Verlag, 2005.

[▲ Retour au texte](#)

4. Lettre à Franz et Alma Werfel, Petrópolis, 20 novembre 1941, *ibid*. Écrivain autrichien expressionniste connu, Franz Werfel était marié à Alma Mahler-Gropius, ex-épouse du compositeur Gustav Mahler puis de Walter Gropius, et figure éminente des milieux intellectuels et artistiques viennois de l'entre-deux-guerres. Werfel, qui était juif, dut émigrer en Amérique, où Alma l'accompagna.

[▲ Retour au texte](#)

[5.](#) Voir Stefan Zweig, *Le Monde d'hier, Souvenirs d'un Européen*, éd. cit, p. 47.

 [Retour au texte](#)

6. Colline surplombant Salzbourg où était située la propriété des Zweig, devenue aujourd'hui le Centre Stefan Zweig, musée et lieu de rencontres littéraires.

[▲ Retour au texte](#)

[7.](#) La traduction de cette lettre célèbre, adressée aux autorités brésiliennes, est citée dans : Stefan Zweig, Le Magazine littéraire, coll. « Nouveaux Regards», 2012, p. 209.

[▲ Retour au texte](#)

⁸. Correspondance avec Germán Arciniegas, in G. Arciniegas, *Le Chevalier d'Eldorado*, trad. Georges Lomné, Éditions Espaces 34, 1995, p. 264-265.
(Germán Arciniegas s'était lié d'amitié avec Stephan Zweig, qui l'avait aidé à se faire éditer à New York en 1939 ; de là vient que leur correspondance figure en annexe à la fin de l'ouvrage.)

[▲ Retour au texte](#)

[9.](#) Amerigo. *A Comedy of Errors in History*; trad. Andrew Saint James, New York, Viking Press, 1942.

[▲ Retour au texte](#)

1. Engourdissement physique et moral.

[▲ Retour au texte](#)

[2.](#) Se perdre en raisonnements abstraits et interminables.

[▲ Retour au texte](#)

³. Académique, selon des règles figées. L'adjectif fait référence à la scolastique, discipline enseignée dans les académies du Moyen Âge : elle entendait résoudre les questions théologiques et philosophiques en fondant son raisonnement sur les principes d'argumentation pratiqués par Aristote (voir note 1, p. 29).

▲ Retour au texte

4. Célèbre poète italien (1265-1321), Dante est l'auteur d'une œuvre majeure de la littérature européenne *La Divine Comédie*, grande épopée mystique qui dépeint l'humanité en quête du bonheur terrestre et du salut dans l'autre monde.

[▲ Retour au texte](#)

[5.](#) Peintre, sculpteur et architecte italien (1266-1337).

 [Retour au texte](#)

[6.](#) Théologien et philosophe anglais (1214-1294).

[▲ Retour au texte](#)

7. Nom donné dans l'Antiquité aux deux éminences qui s'élèvent de part et d'autre du détroit de Gibraltar : le Rocher de Gibraltar sur la rive européenne et le mont Abyle sur la rive africaine.

[▲ Retour au texte](#)

[8.](#) La majorité des sources date le retour à Venise de Marco Polo en 1295.

[▲ Retour au texte](#)

[9.](#) Quartier situé sur les bords du Grand Canal à Venise. Il fut le premier à être habité et, dès le XIII^e siècle, devint un centre économique important.

[▲ Retour au texte](#)

10. Immense province du royaume mongol située dans le sud de la Chine.

[▲ Retour au texte](#)

11. Nom donné au Japon en Occident, à la fin du Moyen Âge.

[▲ Retour au texte](#)

[12.](#) Actuel Sri Lanka.

 [Retour au texte](#)

[13.](#) Trébizonde (Trabzon) était alors un centre commercial majeur de la côte sud de la mer Noire.

[▲ Retour au texte](#)

14. « Rejoindre le lieu où croissent les épices », en espagnol.

[▲ Retour au texte](#)

15. Célèbre philosophe grec de l'Antiquité (384-322 av. J.-C.), qui faisait reposer ses raisonnements sur la logique. Il est considéré comme le fondateur de la métaphysique – champ de réflexion qui s'interroge sur les origines de l'univers. La pensée d'Aristote faisait autorité au Moyen Âge.

[▲ Retour au texte](#)

16. Géographe grec de l'Antiquité (58 ? av. J.-C.-21-25 apr. J.-C.).

 [Retour au texte](#)

¹⁷. Astronome, mathématicien et géographe grec qui fit ses observations à Alexandrie de 127 à 141. L'œuvre de ce dernier astronome de l'Antiquité domina le Moyen Âge et la Renaissance.

[▲ Retour au texte](#)

18. Savant arabe qui vécut à la cour chrétienne de Sicile au début du XIIe siècle.

[▲ Retour au texte](#)

19. Grâce aux techniques de construction venues du nord de l'Europe qui permettent la navigation au long cours, naîtra la caravelle, navire léger et rapide sur lequel partiront Vasco de Gama et Christophe Colomb. Lui succéderont le galion, plus gros, et, au XVII^e siècle, le vaisseau.

[▲ Retour au texte](#)

20. Assimilées aux îles Canaries, ces îles, dans l'Antiquité, étaient considérées comme le lieu où les âmes vertueuses accèdent au repos éternel.

[▲ Retour au texte](#)

21. Navigateur portugais du XVe siècle ayant exploré la côte occidentale de l'Afrique. Il a atteint le cap Blanc en 1441, puis l'embouchure du Sénégal en 1444.

[▲ Retour au texte](#)

22. Navigateurs portugais du XVe siècle, chargés de poursuivre l'exploration maritime de la côte africaine occidentale. Ils découvrirent respectivement le Congo en 1483 et le Cap-Vert (presqu'île du Sénégal) en 1446.

[▲ Retour au texte](#)

23. Navigateur vénitien qui voyagea en Méditerranée et entreprit, pour le compte de l'infant de Portugal Henri le Navigateur, une expédition le long des côtes du Sénégal et de Gambie en 1455-1456.

[▲ Retour au texte](#)

24. Il s'agit des *padrões*, pierres gravées symbolisant la prise de possession par le royaume de Portugal, dont les navires emportaient toujours un grand nombre pour marquer leurs nouveaux territoires.

[▲ Retour au texte](#)

25. Navigateur portugais (1450-1500) chargé de poursuivre l'entreprise initiale de Diogo Cão : il fut le premier à découvrir le cap de Bonne-Espérance et à contourner l'Afrique.

[▲ Retour au texte](#)

26. En effet, ce navigateur portugais (v. 1469-1524) découvre la route des Indes en 1497, par le cap de Bonne-Espérance, et rejoint Calicut l'année suivante. Nommé amiral puis vice-roi des Indes, il fonde également plusieurs comptoirs portugais sur les côtes africaines.

[▲ Retour au texte](#)

27. Géographe florentin qui établit en 1468 une carte de la route des Indes par l'océan Atlantique, indiquant un continent asiatique bien plus proche de l'Europe que dans la réalité. Cette carte est censée avoir incité Christophe Colomb à tenter de gagner les Indes par l'ouest.

[▲ Retour au texte](#)

28. Décret officiel du pape, qui prend une position solennelle sur des sujets importants.

[▲ Retour au texte](#)

[29.](#) Nom français du port indien de Kozhikode qui exportait l'étoffe de coton appelée *calicot*.

[▲ Retour au texte](#)

[30.](#) Navigateur d'origine italienne au service de l'Angleterre, qui explora avec son père Terre-Neuve et le Labrador en 1497.

[▲ Retour au texte](#)

31. Après avoir colonisé le Groenland vers 982, les Vikings atteignirent le mystérieux Vinland et s'y établirent entre 1003 et 1006. Des traces de leurs installations ont été retrouvées à Terre-Neuve. (G. Duby, *Atlas historique mondial*, Larousse, 2011.)

[▲ Retour au texte](#)

[32.](#) Titre donné par les Portugais aux rajas – chefs indiens – qui réignaient sur Calicut à l'époque.

[▲ Retour au texte](#)

³³. Pedro Álvarez Cabral (v. 1460-1526), navigateur portugais qui découvrit le Brésil (1500), qu'il appela *Terra de Santa Cruz* et dont il prit possession au nom du Portugal.

[▲ Retour au texte](#)

[34.](#) C'est le Brésil (voir note 2, ci-dessus).

[▲ Retour au texte](#)

[35.](#) Ville chinoise et port de commerce important de la route de la soie au XIII^e siècle.

▲ Retour au texte

1. On appelle ainsi la république de Venise.

[▲ Retour au texte](#)

2. Dressées dès la fin du Moyen Âge sur parchemin, les cartes-portulans décrivaient les côtes, les ports et les conditions de navigation dans un espace maritime donné ; y figurent aussi les richesses en matière de flore, de faune et de minéraux des côtes (voir p. 42).

[▲ Retour au texte](#)

³. Rédigés par les ministres du culte catholique, ces actes formels étaient censés racheter l'âme du pécheur en échange d'un acte religieux (pèlerinage, prière ou mortification). Au XVI^e siècle, Luther dénonça la dérive de cette pratique (les rémissions monnayées).

[▲ Retour au texte](#)

4. Protagoniste d'un conte persan qui raconte les aventures fabuleuses de Sinbad le marin, au cours des voyages qu'il effectue sur les mers d'Afrique et d'Asie.

[▲ Retour au texte](#)

[5.](#) île des Bahamas, baptisée San Salvador par Christophe Colomb.

[▲ Retour au texte](#)

6. Soderini Piero (*Pietro* dans le texte de Stefan Zweig) Di Tommaso (1452-1522) devint gonfalonier de Florence, c'est-à-dire gouverneur, avec des pouvoirs analogues à ceux d'un doge vénitien, en 1502. Il semble qu'il fut lié d'amitié avec Vespucci.

[▲ Retour au texte](#)

[7. Cosmographe et dessinateur de cartes.](#)

[▲ Retour au texte](#)

[8. Grammairien et géographe.](#)

[▲ Retour au texte](#)

9. Allusion à la pièce de Shakespeare qui porte ce nom.

[▲ Retour au texte](#)

¹. Cette « ville de Saint-Dié », en latin.

[▲ Retour au texte](#)

2. Prélat et théologien français (1351-1420) qui tenta de mettre fin au grand schisme d'Occident. Auteur également d'un ouvrage, *Imago Mundi*, où il apparaît comme le précurseur de Copernic.

[▲ Retour au texte](#)

[3.](#) Qui tombe en désuétude, qui n'est plus valide.

[▲ Retour au texte](#)

4. Lettres situées au début d'un ouvrage.

[▲ Retour au texte](#)

[5.](#) « Très illustre roi René », en latin.

[▲ Retour au texte](#)

[6.](#) « Le remarquable poète », en latin.

[▲ Retour au texte](#)

[7.](#) Navigateurs portugais du XVI^e siècle, Gaspard Corte Real découvrit le Labrador et Michel Real le golfe de Saint-Laurent.

[▲ Retour au texte](#)

8. Navigateurs et explorateurs, respectivement espagnol, hollandais et portugais ayant vécu aux XIV^e, XVII^e et XV^e siècles.

[▲ Retour au texte](#)

9. Savant allemand, humaniste et cartographe (1488-1552). Il fut l'auteur de la *Cosmographia universalis*, parue sous le titre *Beschreibung aller Länder*, un des premiers ouvrages allemands de description du monde et l'un des volumes les plus lus au XVI^e siècle, référence en matière de géographie et d'histoire. Le portrait de Münster figurait sur les anciens billets allemands de cent deutsche Mark.

[▲ Retour au texte](#)

[10. L'Apprenti Sorcier \(*Der Zauberlehrling*\)](#) : balade de Goethe datant de 1797.

[▲ Retour au texte](#)

1. Institution créée en 1503 pour réguler le commerce avec le Nouveau Monde.

[▲ Retour au texte](#)

[2.](#) Région mythique orientale des temps bibliques, réputée pour ses nombreuses richesses.

[▲ Retour au texte](#)

[3.](#) Aujourd'hui Hangzhou, capitale du Mangi et résidence temporaire du Grand Khan Kubilai dans les récits de Marco Polo.

[▲ Retour au texte](#)

4. Navigateur et cartographe espagnol (v. 1460-1510). Il prit part aux deux premières explorations de Colomb et accompagna Alonso de Ojeda dans son voyage le long des côtes du Venezuela. La carte de Juan de la Cosa qui nous est parvenue est la plus ancienne représentation connue du Nouveau Monde.

[▲ Retour au texte](#)

[5.](#) Péninsule de l'Asie du Sud-Est (voisine de l'île de Sumatra). Le sud de la péninsule est aujourd'hui malais, le nord thaïlandais.

 [Retour au texte](#)

6. Ce compatriote de Christophe Colomb fut nommé gouverneur des Indes en 1499. Il fut chargé de mener l'enquête sur la gouvernance de Colomb, vivement critiquée par les Espagnols et les indigènes. Après l'arrestation tumultueuse du navigateur, il s'empara de tous ses biens et le remplaça à la tête de la colonie. Mais ses exactions déplurent à la Cour, et il fut à son tour révoqué en 1502. Il périt la même année, lors de son voyage de retour.

[▲ Retour au texte](#)

[7.](#) Manuel Ier (1469-1521), roi de Portugal, dit « le Fortuné ».

 [Retour au texte](#)

8. Ville située au sud-ouest de la Bolivie, qui dut sa renommée à ses mines d'argent aujourd'hui épuisées.

[▲ Retour au texte](#)

[9.](#) Médecin anglais (1578-1657) qui mit au jour le processus de circulation du sang selon un double circuit – petit et grand.

[▲ Retour au texte](#)

10. Conquistador espagnol (1465-1515) qui fut, entre autres, compagnon de voyage de Colomb et entreprit avec Juan de la Cosa une expédition le long de la côte est de l'Amérique du Sud en 1499. En 1501, il atteignit le Venezuela.

[▲ Retour au texte](#)

[11.](#) Ici, étude des textes dans les différents manuscrits qui nous ont été transmis.

[▲ Retour au texte](#)

[12.](#) Aventurier et voyageur portugais (1510-1583) dont les *Peregrinação* (1614) connurent un grand succès. Le récit de ses pérégrinations parut si extraordinaire que, pendant longtemps, son nom fut synonyme de « menteur ».

[▲ Retour au texte](#)

¹³. Obscur personnage de l'Antiquité. À seule fin de faire entrer son nom dans l'Histoire, il incendia le temple d'Éphèse dédié à Artémis, en 356 av. J.-C.

[▲ Retour au texte](#)

[14.](#) Empereur aztèque (1466-1520).

[▲ Retour au texte](#)

15. Personnage comique de l'*Iliade* d'Homère, Thersite est la figure de l'anti-héros par excellence. Être repoussant et lâche, méprisé par ses compatriotes grecs, il sert souvent de faire-valoir à Achille, incarnation parfaite du héros mythologique.

[▲ Retour au texte](#)

[16.](#) Il se pourrait bien que Bobadilla ne fût pas aussi intègre et juste que Zweig le présente ici. Voir note 2, p. 77.

[▲ Retour au texte](#)

[17.](#) Juan Rodriguez de Fonseca (1451-1524), évêque de Séville très hostile à Colomb. Il avait la haute main sur les affaires des Indes occidentales.

[▲ Retour au texte](#)

18. Poète et philosophe américain (1803-1882) qui milita contre l'esclavagisme et pour une réforme morale de la société américaine.

[▲ Retour au texte](#)

[19.](#) On a gardé ici la traduction que donne Stefan Zweig de ce passage en anglais d'Emerson.

[▲ Retour au texte](#)

1. Poète portugais (1524-1580) qui fit de nombreux voyages durant l'expansion portugaise en Afrique et aux Indes. Il en a tiré son chef-d'œuvre *Os Lusiadas* (*Les Lusiades*, 1572), épopée en vers qui conte la découverte de la route des Indes par Vasco de Gama.

[▲ Retour au texte](#)

[2.](#) Navigateur italien (1491-1534). Dans la *Raccolta Colombiana*, il relate l'expédition de Magellan à laquelle il a participé.

 [Retour au texte](#)

[3.](#) Navigateur espagnol (1440-1493). Il commanda la *Pinta*, l'un des navires de la première expédition de Colomb en 1492. Il atteignit également l'Amazone en 1500.

[▲ Retour au texte](#)

4. Navigateur espagnol (1460-1515). Il explora les côtes du nord-est du Brésil vers 1500.

▲ Retour au texte

[5. Fleuve d'Amérique du Sud, frontière naturelle de la Colombie.](#)

[▲ Retour au texte](#)

1. Autorisation d'imprimer accordée par une université ou par l'Église.

[▲ Retour au texte](#)

[2.](#) Navigateur qui explora l'Afrique et les Indes pour le compte de la maison des Welser. Imprimé en 1509, le journal de Sprenger est l'un des plus anciens récits de voyage en langue allemande.

[▲ Retour au texte](#)

[3.](#) Les sources indiquent tantôt 1451 tantôt 1454.

[▲ Retour au texte](#)

4. Il semble qu'ici Zweig fasse erreur sur les deux Laurent de Médicis : Vespucci était lié avec Lorenzo di Pierfrancesco de' Medici, qui était le cousin éloigné et non le fils de Laurent le Magnifique.

[▲ Retour au texte](#)

[5.](#) Dans la plupart des ouvrages historiques, le nom de l'armateur sévillan est orthographié « Berardi », la traduction a gardé ici l'orthographe du texte allemand original de Stefan Zweig : « Beraldì ».

[▲ Retour au texte](#)

[6.](#) « Marchand florentin. »

[▲ Retour au texte](#)

[7.](#) Astronome polonais (1473-1543). Son ouvrage majeur, *De revolutionibus orbium cœlestium* (1543), offre une nouvelle représentation du système solaire et des mouvements planétaires qui joua un rôle décisif dans l'évolution des sciences.

[▲ Retour au texte](#)

⁸. Astronome danois (1546-1601). Il fut le premier à tenir compte de la réfraction de la lumière et rédigea un catalogue de sept cent soixante-dix-sept étoiles. Ses observations sur la planète Mars permirent aussi à Kepler de réformer l'astronomie.

[▲ Retour au texte](#)